

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

1882

# L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

7<sup>e</sup> ANNÉE.

1<sup>er</sup> JUILLET 1882.

NUMÉRO 7.

## SOMMAIRE

	PAGES.		PAGES.
<b>Littérature.</b>		<b>Economie Domestique.</b>	
Les Chevaliers de la Croix Blanche (Suite), par CHAS BUET.....	193	Conseils sur la vie conjugale :	
La Petite Mère, par CHAS DESLYS.....	201	I.—La Femme modèle.....	220
<b>Poésies.</b>		II.—L'Épouse.....	221
Histoire d'un pauvre orphelin.....	213	III.—La Femme et la Mode....	221
<b>Histoire.</b>		<b>Agriculture.</b>	
Brief récit sur la bataille de la Monongahéla, par PAUL STEVENS.....	206	Précieux Conseils, etc.....	222
<b>Biographies.</b>		<b>Maximes et Pensées.</b>	
Mgr Joseph-David Déziel, de N.-D. de Lévis, par J.-E. ROY.....	216	Certaines petites vérités.....	206
<b>Bibliographie.</b>		Diverses pensées.....	216-220
La Compagnie de Jésus.....	219	<b>Partie Editoriale.</b>	
Le martyr d'un Père.....	220	Avis au Public.....	223
<b>Légendes.</b>		A nos Confrères.....	223
La Croix-Miracle, par PAUL FÉVAL.....	213	Académie de Musique.....	223
		Prospectus.....	223
		Liste des Agents, etc.....	224

Pour les Annonces, voir le Couvert.

# BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

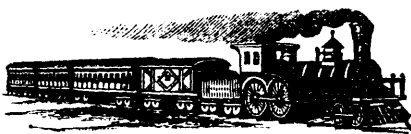
## Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle, **NEW-YORK.**

## Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Littéraire, à **TORONTO.**

## CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.



### 1882 Arrangement d'été 1882

Le et après LUNDI, le 3 JUILLET, les trains marcheront tous les jours (les dimanches excepté) comme suit :

#### LAISSERONT POINTE LEVIS.

	Heure du Ch. de fer.	Heure de Québec
Express pour Halifax et St Jean.....	7 30 A. M.	7 15 A. M.
Train d'accommodation et de la malle.	11 15 "	11 00 "
Fret.....	7 30 P. M.	7 15 P. M.

#### ARRIVERONT A LA POINTE LEVIS.

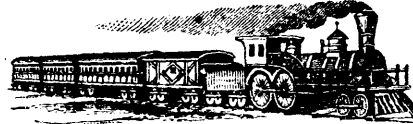
	Heure du Ch. de fer.	Heure de Québec.
Express de Halifax et St Jean.....	8 50 P. M.	8 35 P. M.
Train d'accommodation et de la malle.	1 10 "	12 55 "
Fret.....	5 15 A. M.	5 00 "

Les trains pour Halifax et St Jean se rendront à leur destination le dimanche, tandis que ceux de Halifax et St Jean arrêteront à Campbellton.

Les chars Pullman laissant Pointe Lévis les Mardis, Jeudis et Samedis se rendront à Halifax et ceux partant les Lundis, Mercredis et Vendredis à St Jean.

D. POTTINGER,  
Surintendant général.

Bureau du chemin de fer,  
Moncton, N. B., 27 juin 1882.



## CHEMIN DE FER DU NORD.

A PARTIR DE

### JEUDI, 1er Juin 1882

Les trains circuleront comme suit :

	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
Départ de Hochelaga pour Québec.....	P M 6.10	P M 3.00	P M 10.00	A M 9.30
Arriv. à Québec	A M 8.00	A M 9.03	A M 6.30	P M 2.40
Dépt. de Québec pour Hochelaga	P M 5.30	A M 10.10	P M 10 00	A M 4.00
Arrivée à Hochelaga.....	A M 8.15	P M 4.40	A M 6.30	P M 9.10
Départ de Hochelaga pr. Joliette..	P M 5.15	.....	.....	.....
Arriv. à Joliette.	A M 7.40	.....	.....	.....
Dépt. de Joliette p. Hochelaga..	A M 6.00	.....	.....	.....
Arrivée à Hochelaga.....	P M 8.50	.....	.....	.....

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoirs pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.  
Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.  
A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.  
Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

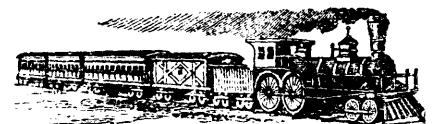
A. DAVIS,  
Surintendant Général.

## RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.



## CHEMIN DE FER

DU

## PACIFIQUE CANADIEN.

## DE MONTREAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d Hochelaga pour Ottawa.....	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10 00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hochelaga.	9 45 A M	1 00 P M	9 45 P M

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoirs élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre au bureau du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal.

A Ottawa, pour billets et renseignements s'adresser à l'Agent Local, au bureau pour la vente des Billets, rue Elgin, Ottawa.

## VENANT DE PARAITRE.

## MGR DE ST-VALIER

ET

## L'Hopital Général de Québec.

## HISTOIRE—TRADITIONS—BIOGRAPHIES

Grand volume in octavo royal de plus de 700 pages, avec portraits.

Chaque exemplaire broché..... \$2 50

L'ouvrage sera envoyé par la malle franc de port à toutes les personnes qui en feront parvenir le prix à l'HOPITAL GENERAL DE QUEBEC ou à M. J. N. BOUQUET, seul agent pour le Canada, 223 rue Saint Jean, Québec.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

# L'Album des Familles

ANNONCES

Elles sont publiées  
sur le couvert.  
(Voir le tarif à la  
dernière page.)

## REVUE MENSUELLE

*Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.*

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

Ⓜ Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

### Littérature.

#### LES CHEVALIERS

DE LA

## CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

XII

Où le docteur Pompée continue à jouer son rôle de sorcier.

Neuf sièges en forme d'X entouraient la table ovale, où, sur la blanche nappe de damas étincelaient les cristaux et les orfèvreries. Au centre s'élevait, dans un immense cornet du Japon, tout un buisson de roses incarnadines, violacées, rouges, aurore, dont les parfums

déliçats saturaient l'atmosphère. Puis c'étaient des corbeilles de filigrane pleines de fruits odorants, des aiguères de Bohême, de flacons trapus au col mince, d'énormes gourdes sablées d'or, disposées avec un art admirable sur l'étoffe soyeuse, jonchée de fleurs.

Des buires de vermeil reposaient sur des socles ciselés; des seaux d'argent, emplis de glace, congelaient les vins mousseux de France; l'ambre des vins d'Espagne jetait des reflets d'or fondu dans les fioles sveltes, et le rubis en fusion des trésors de la Bourgogne diaprait de rouge le damas immaculé.

C'était ici la symphonie du rose, et la capricieuse fantaisie de Philippe de Palmaverde se manifestait encore dans les moindres détails. Les verres striés en spirales, épanouissant en larges clochettes leurs coupes évasées, sur un pied fragile, étaient d'un rose tendre. Mais le velours frappé, qui revêtait murailles et plafond, drapé à larges plis retenus par des torsades noires, était d'un rose vif.

On eut dit la tente d'un roi des Sybarites.

Sur quatre dressoirs à gradins, aux angles de la salle, s'amorcelaient des vaisselles précieuses: des hanaps allemands grillagés, des vidrecomes et des gobelets pansus, des brocs, des plateaux à servir un sanglier tout entier, des vases d'onyx, des calices d'agate, illuminés de la flamme des girandoles, et ruisselant de leurs fauves, comme une cascade, avec un arc-en-ciel en écharpe, de métaux et de pierreries.

Palmaverde était entre le docteur Pompée et le duc de Scandian, ayant en face de lui Clelio Zadoër; puis venaient Raphaël, Orso Lentuli, Stoloro, Orestis, et enfin un homme grave, indifférent et silencieux, un magistrat au visage austère, le très estimé avocat Paolo Stanzin.

Une large baie, décorée de lambrequins, laissait pénétrer l'air frais de la nuit à travers un léger store de soie.

A peine les convives furent-ils assis que les sons voilés d'un orchestre invisible résonnèrent, accompagnant d'une harmonie mourante les premiers murmures de la causerie. Mais sur un signe de Palmaverde, la musique s'alanguit peu à peu, et, tout à coup, se tut.

Raphaël, surpris et ravi, laissait errer son regard autour de lui. La livrée des serviteurs, noir et argent, contrastait étrangement, par ses couleurs funèbres, avec les draperies aux nuances tendres. Le prince lui adressa la parole en souriant:

—Je vois, mon cher Raphaël, que mon ermitage vous plaît.

—Don Philippe, je vous l'ai déjà dit: c'est un palais féérique. Êtes-vous magicien?

—Vos banquiers parisiens feraient fi de ma misérable splendeur. J'arrange à mon goût ce vieux donjon des Palmaverde, qui sera quelque jour ma retraite, et peut-être ma prison.

—Magicien? intercala le docteur Pompée. Vous ne croyez pas si bien dire, monsieur Maillezaïs! Un goût exquis, une fortune magnifique

(\*) Voir L'Album des Familles du 1<sup>er</sup> mai 1882.

expliqueraient tout ceci pour le vulgaire...

—Une belle nuit, l'Argentino et sa bande feront une descente chez vous, Palmaverde, ajouta le grave magistrat Stanzin, et vos dépouilles iront orner la caverne de ce voleur de grands chemins.

—Oh! répondit le prince, d'un ton ironique et sérieux à la fois, l'Argentino est de mes amis! Il m'épargne: je paie rançon.

Clelio Zadoer, qui jouait avec son couteau à manche d'ambre jaune, eut un singulier sourire:

—Sang de moi! dit-il, je suis de ton avis, Philippe: l'Argentino n'est pas un voleur, mais un justicier. Il pille la maison des traîtres, ingrats envers la patrie, mais il ne détrouse pas les voyageurs. Il punit. C'est son métier. Holà! don Orso, versez-moi de ce Chianti qui mousse dans sa bouteille rebondie...

—Et pourquoi votre palais ne deviendrait-il pas votre prison, *signor principe*? demanda le marquis de Stoladoro, qui venait d'emplir de sept vins différents les sept verres étagés devant lui, et qui goûtait sans vergogne tantôt à l'un tantôt à l'autre.

Don Philippe, de sa voix mordante:

—Et que t'importe, marquis? A quoi bon savoir le pourquoi des choses? Mes vins sont exquis, bois... Ces parfums sont délicieux, respire. Tes yeux sont charmés par ces haillons couleur de rose, regarde... Et vois quel hôte généreux je suis: je ne fais rien payer!...

On se mit à rire: ces brutalités du prince étaient familières aux convives.

—Don Philippe, s'écria Orso Lentuli, vous monterez au Capitole! Ordonnez à vos vespertillons de garnir leurs habits de rubans: ces noirs suppôts de Libitine m'épouvantent, avec leur deuil funèbre; ils ne leur manque que la tête de mort sur deux tibias en sautoir...

—Et par ma foi! ils l'auront demain, interrompit Palmaverde, tranquillement. Je n'y avais pas pensé, cousin, et puisque je fais porter à mes gens le deuil que je ne puis porter moi-même, il sera complet.

Zadoer se leva, une coupe à la main:

—Seigneurs, dit-il d'une voix vibrante, notre amphytrion mérite un châtement exemplaire. Il n'a encore ni bu ni mangé, et son humeur va devenir aussi lugubre que la souquenille de ses esclaves. Je le condamne à boire d'un trait un flacon tout entier de ce vin de la Commanderie, contemporain de ma charmante aïeule la reine Cornaro!

—Approuvé! un flacon de Chypre... bien jugé, comte Clelio!

On apporta un vidrecome, et Palmaverde, haussant les épaules, y versa lui-même le chypre écumeux. Puis il but lentement, et renversa le vidrecome, vide, sur la table. Un peu de sang colora ses joues.

—Notre savant docteur est bien silencieux! fit remarquer le duc de Scandian. A quoi donc pense-t-il?

—Aux jours bénis de son enfance, j'en jurerais! lança Pericles Orestis d'une voix aigue.

—Aux plaisirs, aux fêtes de son heureuse jeunesse, ajouta joyeusement Orso Lentuli.

—Festins pantagruéliques dont les médecins sont les héros, et que la Faculté défend à ses victimes, insista Stoladoro, qui mélangeait maintenant, dans une buire d'aventurine, du vin paillé de Syracuse et de l'alkermès de Florence.

—Vous n'y êtes pas, déclara Zadoer, le docteur Pompée est un philosophe qui pense, même au milieu de nos joies folles, à l'instabilité des choses humaines...

—Messieurs, vous avez tous fait fausse route, affirma le prince Philippe de son ton de froide ironie. Le docteur songe au souper de Cazotte, et voit en vous tous des condamnés à mort.

—Eh bien! non, répondit enfin le docteur Pompée, qui pendant que ces paroles bondissaient de l'un à l'autre, à travers la table, mangeait délicatement une compôte d'ortolans sur une purée de truffes. Non. Je me rappelais tout bonnement que, le lendemain de la mort du pape Adrien VI, on trouva la porte de son médecin ornée de guirlandes de fleurs, avec cette inscription: *Au libérateur de la patrie.*

—Mais vous n'êtes pas le médecin du pape, s'écria Orestis en éclatant de rire.

—Et je me disais, continua Pompée de sa voix paisible, qu'on vien-

drait peut-être mettre des guirlandes à ma porte, demain, si...

—Si? interrogea d'un ton bref Palmaverde, qui fronçait les sourcils.

Le docteur le gratifia d'une aimable révérence et acheva:

—Si je versais le contenu de cette fiole mignonne dans une des bouteilles de Lacryma-Christi, dont le col immerge de la neige glacée, dans ces bassins de vermeil si gracieusement sculptés par un élève de Cellini.

Il montrait une boule de cristal de roche, creusée, aux parois épaisses, où scintillait une liqueur verdâtre.

Palmaverde haussa les épaules:

—Du poison? Chacun de nous en a sa provision... Donnez votre boule à Raphael, docteur: lui seul est dépourvu d'un joujou pareil.

—Moi, j'offre mille écus de la boule, objecta Clelio Zadoer... Et mille autres écus pour savoir du docteur Pompée pourquoi, s'il nous empoisonnait ce soir, on lui rendrait demain les honneurs dus au médecin d'un pape.

—C'est juste! ajouta Orestis. Notre mort délivrerait donc la patrie?

Palmaverde imposa silence d'un seul mot, qu'il prononça d'un ton impérieux:

—Zitti!

Et comme ils se regardaient, surpris:

—Vous savez bien que notre savant aime à plaisanter, poursuivit-il. Sa liqueur verte délivrerait Palerme de six ou sept étourdis qui font plus de tapage que de mal. La belle avance?

—Qu'est-ce que ce poison-là? insista Zadoer. Il y a plaisir et profit à causer avec Pompée: il sait tout.

Le marquis Stoladoro murmura:

—Ma dragonne de perles à qui me contera le souper de Cazotte. Je n'ai pas compris, moi. Vous êtes des gens instruits.

Pompée l'interrompit, et, saluant Clelio Zadoer.

—Il faut contenter ce pauvre Stoladoro, dit-il. Nous ferons, tout à l'heure, de la toxicologie. Eh bien! monsieur le marquis, M. de Cazotte, un soir, à table, prédit à tous les convives qu'ils mourraient tous de mort violente, et la prophé-

tie se réalisa : une dame voulut discuter. Elle irait à l'échafaud, disait-elle, en personne de qualité, dans son carrosse drapé de deuil, et avec son confesseur. Et Cazotte lui répondit : "Non, madame, vous irez en charrette, et le dernier condamné à mort qui aura le privilège de se confesser, ce sera le roi de France !..." Car le souper avait lieu peu d'années avant la Révolution française.

—Bon ! fit Stolodoro, jouez-vous au Cazotte, cher docteur ?

—Parbleu ! monsieur, je ne joue pas, s'écria Pompée, piqué au vif, et si je voulais bien, je prédirais l'avenir à chacun de vous, non pas en tournant mon regard en dedans, comme fit ce bon M. de Cazotte, ou bien en lisant votre destin dans une carafe d'eau limpide, comme faisait votre compatriote Cagliostro.

—Vous déchiffriez les lignes de nos mains...

—Assez, maître Orestis ! fit Pompée d'un ton sec. Vous riez de tout, et vous avez tort ! On ne pleure jamais assez, en ce monde !...

—Cornes du Minotaure ! s'écria le grec, Héroclite et Démocrite vont-il se prendre de querelle ?

—Périclès, vous êtes insupportable, fit observer le duc de Scandian, laissez-donc parler notre savant ami.

—Oui, qu'il dise en quelque grimoire il lirait notre destinée !

—Dans vos yeux, messieurs

—Tout simplement ?

—Tout simplement. Les yeux sont le miroir de l'âme. La vie s'y reflète, et qu'est-ce que la vie, sinon la préparation à la mort ?

—Eh bien ! tirez mon horoscope, dit effrontément Orestis, qui prit deux candélabres et les plaça de chaque côté de lui pour mettre son visage en pleine lumière.

Le docteur plongeait ses yeux dans ceux du jeune homme, et répondit presque aussitôt :

—Vous mourrez dans les flammes, seigneur Orestis.

—Quand ?

—Avant la Pentecôte.

—C'est précis !

—Oui.

—Pas de répit ?

—Cela ne me regarde pas, adressez-vous à Dieu.

—Et moi ? demanda Scandian.

—Et moi ?... Et moi ? crièrent les autres, en tumulte.

Pompée répartit, d'un ton brutal :

—Vous, Stolodoro, fusillé ! Vous, Lentuli, assassiné ! Vous, Zodoer, par le feu...

—Hé ! hé ! fit le prince en ricanant, vos prophéties ne sont pas divertissantes, cher docteur Pompée, et votre prescience est funèbre. Donc, je serai noyé ou pendu ?

—C'est Stanzin, qui sera pendu. Vous, don Philippe, vous, le sensuel, l'orgueilleux, le poète, le rêveur, vous expirez sur la cendre et revêtu de la bure du trappiste...

—Merci, courtois sorcier. Et notre jeune ami Raphaël ?

—Oh ! dit le docteur en souriant : celui-là est trop jeune, trop pur, trop bon, pour que je veuille voir jusqu'à son heure dernière. Il vivra heureux..... Il mourra en paix.

—Heureusement, fit Orestis, qui avait pâli, nous n'accordons pas créance à vos ingénieuses plaisanteries, messire Nostradamus.

—Jaloux ! murmura Pompée.

Orso Lentuli fit le signe de la croix. Lui aussi blémissait :

—Moi je crois, dit-il. Mon aïeul est mort d'une *coltellata* ; mon père a été ramassé, un poignard enfoncé jusqu'à la garde, à la naissance du cou, sur le monte Pincio ; mon frère aîné a succombé dans un guet-apens. C'est une vengeance du ciel. Un de mes ancêtres, dans une nuit d'orgie, rompit à coups d'épée le crucifix qui veillait, sainte image, au seuil de son palais, et depuis ce sacrilège, tous les Lentuli ont péri par l'acier. Dieu me fasse la grâce d'être toujours prêt.....

La voix de Palmaverde s'éleva, railleuse :

—A voyager on apprend tant de choses !.... Le docteur qui est un puits de science a voyagé beaucoup, et pourquoi ne verrait-il pas notre sort dans la prune de nos yeux, lui qui pénètre le caractère d'un homme en étudiant ses traits, et qui prétend d'un mot, déterminer ce caractère.

—*Sangodemi* ! Qu'est-ce que je suis donc, moi ?...

—Tous ! tous !... crièrent les convives, excités par la singulière tournure que prenait la causerie.

—C'est amusant ! ajouta Stolodoro. Faites nos portraits d'un mot, disciple de Lavater...

—Vous ne me battez pas ? interrogea le docteur d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant. Ai-je le droit d'être franc ?

Une clameur lui répondit, mêlée d'éclats de rire :

—Eh bien ! reprit-il, vous, comte Clelio, un envieux ! Vous, Palmaverde, un rêveur... Vous, Scandian, un cupide. Vous, Orestis, un fanfaron. Vous, Stolodoro, un menteur. Vous, Lentuli, un orgueilleux...

—Et moi ? demanda Raphaël.

—Toi ! répéta le docteur avec brusquerie, toi, tu es d'une race loyale, et tu suis la droite voie, sans efforts, sans regrets. Tu es le seul honnête, parmi nous...

—Oh ! oh ! seigneur français, vous passez la mesure.

—J'ai promis d'être franc, don Orso.

—Malepeste ! ô devin mirifique, interjecta Orestis, insatiable de ce jeu étrange. Vous qui devinez tout, devinez ce que j'aime !

—La renommée... Et Clelio, la bataille ; et Palmaverde, la ruse ; et le marquis, le vin ; et le duc, la fausseté ; et Lentuli, tout ce qui brille.

L'accent de cet homme, qui n'était point un empirique et dont la science réelle faisait l'étonnement et l'admiration de ses plus savants confrères, cet accent incisif, impérieux, puissamment martelait les mots et leur donnait une redoutable éloquence. Et le mot qui, dans la bouche d'un autre eût été un outrage, devenait dans la sienne une caresse, à peine il est vrai, mais flatteuse, car ce mot acquérait une signification si étendue qu'il équivalait à toute une longue phrase.

Les convives écoutaient Pompée avec une ardeur contenue. Déjà le diapason des voix s'élevait. Un parfum irritant saturait l'atmosphère. Les faces rougissaient, des flammes s'allumaient dans les yeux.

Orso Lentuli, avec son cou de jeune taureau vierge du joug, avec ses traits d'une correction classique, ressemblait à l'un des Romains du tableau de Couture, tandis que le blond Zodoer, aux cheveux couleur de cuivre, faisait penser à l'un de ces patriciens de la Venise du seizième siècle, qui dépensaient dans les fêtes fastueusement folles l'activité que la tyrannie des Dix ne

leur permettait point d'user au service de la patrie.

Stoladoro ne cessait pas de boire. Il avait decouvert un nectar, d'un brun-rouge transparent, plus chaud que le *Lacryma Christi*, plus parfumé que le Chypre limpide : un vin de Schiraz épais et huileux, dont il faisait emplir par Nechad une coupe en forme de corne d'abondance qu'il fallait tarir avant de la reposer sur la table.

Seul, Paolo Stanzin, le magistrat, demeurait silencieux. Il goûtait de tous les plats, et mouillait ses lèvres dans tous les verres. Mais il ne parlait pas. ses prunelles grises, d'une mobilité inquiétante, dévisageaient tour à tour ses compagnons, et parfois un sourire malicieux relevait ses lèvres fines et pâles.

Pompée laissa s'éteindre les murmures, que ses dernières paroles avaient provoqués, puis il reprit, en s'adressant à Zadoer qui tordait ses moustaches entre ses doigts :

— Ne demandiez-vous pas, comte Clelio, le nom du poison que j'ai dans cette boule de cristal ? Sa violence est telle qu'il rongerait l'or ou la platine.

Eh bien ! ce nom ?

— Le *Goor*, c'est-à-dire le serpent, en langue kitch. C'est le suc distillé avec certains alcaloïdes, d'un arbre que les indigènes de l'Afrique australe appellent le *Wagenboom*, et qui a des fleurs d'un jaune pâle, des feuilles d'un bleu intense, — un caprice de la nature...

— En vérité, monsieur fit Paolo Stanzin, dont les paupières s'abaissèrent lentement, en vérité vous possédez un trésor, un arsenal de poisons, — assure-t-on.

— Qui fait courir ce bruit-là, seigneur Stanzin ?...

— Heu !... tout le monde...

— Quand tout le monde est d'accord pour dire quelque chose, il y a gros à parier que c'est une sottise, seigneur Stanzin. Et pourtant on ne se trompe nullement. Oui, je possède, comme vous me l'avez dit, un arsenal de poisons : les acides, les extraits, les sels, tout ce que les trois règnes peuvent laisser dans le laboratoire du chimiste ! Celui dont une goutte donne la mort, celui dont l'odeur tue, celui qui fait mourir à force de rire, celui qui rend fou, celui qui prolonge l'ago-

nie, celui qui décompose un corps humain fibre par fibre, atôme par atôme, et qui nous mène au tombeau en trois jours ou en dix ans !..

— Diable t'étrangle !... gronda le marquis Stoladoro, qui écarta brusquement son siège du siège de Pompée.

— C'est donc pour cela, reprit Stanzin, que vous ne permettez à personne de pénétrer dans votre maison ?

— Ce n'est pas pour cela ! riposta le docteur, d'un ton sec. Je déteste les importuns. — et surtout la fâcheuse race des curieux.

— En somme la moitié de Palerme, s'il vous plaisait, hériterait demain de l'autre moitié, dit Orestis en raillant.

— Quel service vous rendriez au vice-roi si, d'aventure, vous pouviez inviter à souper les Neuf de la Croix-Blanche ! ajouta Zadoer, qui prit dans une corbeille une banane dorée.

— Et quel service, aux Neuf de la Croix-Blanche, dit froidement le prince Philippe, si vous les débarassiez de l'Argentino !

— Oh ! oh ! fit Stanzin, ce bandit est donc l'ennemi des Neuf ?

— C'est qu'il accapare la renommée à son profit ! s'écria Zadoer avec sa moue ironique.

Stoladoro et Scandian, visiblement gênés, échangèrent un regard rapide. Le duc se retourna vers Pompée.

— Laissez-les dire, docteur ! Votre armoire aux poisons vous enrichit, puisque vous y trouvez ces remèdes merveilleux qui soulagent tant de maux rebelles à la thérapeutique vulgaire. Vous gagnez...

— Vingt mille écus par an, interrompit le marquis.

— Le double !... proposa Orestis.

— Et vous avez l'esprit de ne les point dépenser, acheva Palmaverde, qui haussa les épaules.

Le docteur Pompée salua à la ronde :

— Vous calculez ce que je vaudrais, messieurs ? dit-il avec bonhomie. C'est votre façon de rendre hommage à la science. Oui, je suis un médecin riche, après avoir été un charlatan pauvre. Ma fortune est née d'une aumône...

— Une aumône ? interrompit Clelio Zadoer, son mauvais sourire fêtrissant ses lèvres. Est-ce bien

vrai, docteur, et ne l'auriez-vous pas demandée, cette aumône, au coin d'un bois, et l'escopette en joue ?

— Fi ! mon cher comte... On est de bonne compagnie ! riposta le vieillard d'un ton hautain et sarcastique. En Sicile on rencontre peut-être beaucoup de mendiants de cette sorte. Ailleurs, c'est plus rare, et vous m'estimerez un indiscret impertinent si je vous demandais...

— A vos ordres, dit Zadoer en faisant le geste bouffon d'Arlequin tenant tête à Cassandre.

— Si vous avez trouvé au coin d'un bois ou dans une gorge de la montagne, ces rubis qui chatoient sur votre chemise de dentelles, comme des gouttes de sang figé.

— Ce sont des cabochons de la plus belle eau, remarqua Stanzin, et je n'en connais d'aussi beaux qu'à la princesse de Novellara, notre belle vice-reine...

— Hélas ! fit Palmaverde, la princesse en a pleuré toute la journée, mon cher avocat. Ses rubis ont disparu, et tous ses écrins sont vides...

— Oh ! fit Stanzin.

Puis il laissa tomber cette nouvelle exclamation :

— Ah !

— L'Argentino est un amateur de pierreries, poursuivit le prince d'un air dégagé. Il en forme une collection, qui doit être aussi riche aujourd'hui que le fameux trésor de Notre-Dame del Pilar...

Clelio Zadoer, brusquement, coupa court à ce colloque, et, revenant à Pompee, qui dégustait en gourmet délicat le contenu d'une timbale de vermeil, il reprit, d'une voix légèrement voilée :

— Par Bacchus ! mon cher savant, votre histoire doit être amusante et instructive. Que ne la contez-vous pour égayer ce souper, auquel il ne manque rien... que la gracieuse présence...

— Comte, pas un mot de plus ! interrompit don Philippe.

### XIII

#### Les aventures d'un charlatan.

On achevait de dresser le dessert sur la table, couverte maintenant



d'un napperon en guipure flamande. Au centre se dressait un bloc de lapis, imitant un rocher, et servant de piédestal à une coupe d'où retombaient en guirlande les thyrses de la glycine violette, les étoiles blanches du jasmin, les clochettes des volubilis, et d'où s'élançaient, fermes et luisants comme du métal, les calices d'un bouquet de tulipes.

Douze conques de nacre s'attachaient à la roche bleue, pleines de fruits les plus rares : cerises vermeilles, fraises, goyaves et mangoustans, letchis de la Chine, dans leurs capsules rouges, mangues vertes, bananes mignonnes d'un jaune tendre, ananas couronnés d'un plumet de feuilles pointues.

Et tout autour, en des plats ciselés, une variété infinie de gâteaux, de sucreries, de confitures, les friandises les plus recherchées, et les plus bizarres, le halwa de Smyrne et le rahat-loukoum de Syrie ; le mastic de Chio et les pâtes de papaye de Bourbon ; toutes les fantaisies exotiques du Japon, de l'Inde et du Mexique, dans les plats d'agate sertie d'or, les jattes en porcelaines de Saxe et les vieilles coupes de la dynastie des Ming, de la famille verte.

Des cordons de fleurs cerclaient ces récipients aux formes singulières : des idoles en jade, bouffies et monstrueuses, des statuette d'albâtre garnissaient ce jardin en miniature.

La chaude lumière irrisait de reflets d'arc-en-ciel les cristaux aux mille facettes, colorés diversement, et l'aspect de cette table fleurie, où l'or allumait ses tons fauves, inspirait l'admiration mêlée d'effroi que provoquaient naguère à Babylone les magnificences de Sémiramis.

Lorsqu'ils eurent tout préparé, les serviteurs se retirèrent. Néhad seul resta, debout, immobile et impassible derrière son maître qui lui adressait de temps à autre un mot bref, et lui tendait parfois, pour qu'il bût, sa coupe par-dessus son épaule.

—L'histoire de ma vie ? répondit le docteur Pompée... Hé ! seigneur Zadoër, en effet, ce serait la comédie après le repas, et peut-être la tragédie, car dans toute destinée humaine il y a de quoi rire et de quoi pleurer ! Mais que vous importe ? J'ai connu la misère, pour-

suivit-il d'une voix profonde, la misère noire, avec ses envies furieuses, ses espérances folles, ses désespoirs atroces. Tout enfant, sous le maillot du saltimbanque, je vivais de pommes crues, et l'on me battait tous les jours. A trente ans, je courais les grands chemins, et dans les foires je vendais aux badauds, pour vingt sous, le même élixir que je vends un napoléon à mes honorables clients de Palerme.

—Grand merci ! dit le duc de Scandian, je n'en achèterai plus.

—Duc, vous aurez tort, puisque cette panacée donne un peu de vie à votre corps usé ! J'étais pauvre : les quelques sous que je gagnais, il les fallait partager avec mon domestique et mon pitre, un nègre hideux et un coquin bien spirituel ! J'enrageais, sous mes oripeaux, et que de larmes j'ai versées, en pensant que, savant, habile, digne d'un meilleur sort, je devais, pour vivre, parader sur des tréteaux ! Ce métier de charlatan fut un long supplice... que j'endurai jusqu'à trente ans.

—C'est alors, dit Palmaverde, que je vous vis pour la première fois.

Nous ne portions ni l'un ni l'autre le nom que nous portons aujourd'hui. Vous étiez un enfant chétif, malade. Moi j'étais un homme déjà malheureux, seul, saignant dans mon orgueil, plein de haine contre ces gens qui me méprisaient, et qui venaient acheter pour vingt sous de santé... Ce fut alors que je reçus l'aumône... ou plutôt, — car je puis dire la vérité maintenant, — un criminel acheta mon silence.

—Ah ! Ah ! monsieur l'honnête homme... interrompit Zadoër.

—Taisez-vous !... Je ne savais pas, moi ! Ce criminel venait d'assassiner son frère. Je n'avais rien vu. Je pris mon argent et je m'enfuis. Un innocent paya pour le coupable. Si j'avais été là, on ne l'aurait point condamné. Mais j'étais au loin, et j'ignorais les funestes conséquences de ma complicité.

Palmaverde, très pâle, fixait des yeux ardents sur l'orateur, et Raphaël, subitement ému, écoutait, comme dompté par des souvenirs ou des rêves.

—Je m'embarquai pour l'Inde, reprit Pompée. J'y vécus dix ans, explorant les forêts et les jungles, cherchant à surprendre les secrets

des brahmanes, affilié aux sociétés secrètes qui couvrent l'Indoustan, ici, sectateur de la déesse Kali, on de Bowanie, là, esclave de Dourga... J'étudiais sans relâche. Je lisais dans ces livres de pierre, où chaque entaille est un mot de la langue mystérieuse des Kabbalistes... Où ne suis-je point allé, et que n'ai-je point vu, pendant ces dix années et les dix qui les suivirent ?... J'interrogeai les bonzes, de la Chine, les talapoins de la Birmanie, les lamas du Thibet, les samourai du Japon, les prêtres qui gardent là-bas dans les solitudes du Mexique la religion des Aztèques, le culte du soleil. Chez les cafres, on m'initia aux mystères du Vaudou, comme à Madagascar aux secrètes sorcelleries de l'angatcha. De retour en Europe, je m'affiliai aux sectes qui ont la prétention de rappeler les rites d'Isis et d'Eleusis, aux Templiers, qui ont survécu aux supplices de Jacques de Molay, aux carbonari — dont il ne fait pas bon parler à la table d'un prince sicilien, — aux francs-maçons, fils d'Hiram, tombés dans l'ineffable ridicule de leurs épreuves surannées...

—Et enfin, je l'espère, aux Chevaliers de la Croix-Blanche ! dit effrontément Clelio Zadoër. Vous êtes un des Neuf, je le parierais...

—Pariez ! Vous gagnerez peut-être...

—Bref ! interrompit M. de Palmaverde, à qui la saillie du comte Zadoër parut déplaire, vous avez, cher docteur, parcouru tous les grades. Vous êtes frères Morave, orphelin du Mont-Thabor, compagnon de Jéhu, enfant-blanc, chevalier du soleil, rose-croix...

—Et druide pour conclure. Je suis tout cela, acheva Pompée en ricanant. Le petit charlatan qui débitait l'alkermès de Sibérie aux paysans du pays de Gavot, a fait son chemin en faisant du chemin !...

—Ce qui ne m'explique point, dit alors Paolo Stanzin, pourquoi vous avez choisi Palerme pour vous y fixer, de préférence aux autres villes d'Italie.

—Pourquoi ? Hé ! Hé ! J'aurais aimé Constantinople, mais la ville est incendiée aux trois quarts chaque année. Copenhague est trop froid, Londres est brumeux, Pétersbourg, glacé... Paris, trop grand. J'aime la vie facile, un gai soleil,



un ciel bleu... Voilà ce que je pourrais vous répondre. Mais tant de gens sont en ce moment à Palerme, qui ne sauraient dire pour quoi ils y sont...

—En vérité... commença Raphael Maillezais.

—Vous-même, lui dit le docteur, vous voici tout nouveau parmi nous... Il y a aussi le comte de Peyl, un aimable seigneur, père de deux filles charmantes... Il y a le seigneur Orestis, grec de Corfon, et le comte Zadoer, grec de... de Samos, je crois ?

—De Samos, insista Clelio.

—Il y a la Dame aux Étoiles, que personne ne connaît, et l'Argentino que personne n'a vu... Il y a Lentuli, le romain, et le napolitain Stoloro. Voilà bien des étrangers ! Qui songe à leur demander pourquoi ils sont venus aspirer les doux parfums de la Conque-d'Or, au lieu de s'exposer à la malaria de Rome, aux émanations de Maremmes, aux brouillards de Venise !

#### XIV

##### L'aumône

Sur le chemin qui va à Monréals, à l'entrée de ce faubourg de couvents, de casernes et de casernes, séparés par de vastes parcs, des cultures, des jardins embaumés d'orangers, le moine fra Placido marchait paisiblement et d'un pas alerte, lorsque, devant une grille chargée d'enroulements aux dorures ternies, qui fermait un parterre d'hortensias, il croisa une femme pauvrement vêtue, à la démarche languissante.

Au lieu de le saluer de ce cordial : *Bonne nuit, frère !* que tous les gens du peuple lui envoyaient en passant, elle gagna le bord du fossé, en détournant la tête.

—Hé ! Lucrezia, la marchande de roses, n'est-ce pas toi que je rencontre à cette heure ? s'écria le bon moine d'un ton familier. Non ? Or ça, ou vas-tu si fière, Ermelinda ?... Es-tu sourde, ô Doralice ?...

L'inconnue s'arrêta, et, dérangeant quelque peu les plis du voile de mousseline qui lui cachait le visage, fixa le regard tranquille de ses yeux noirs sur le vieillard qui hochait la tête en murmurant :

—Oh ! oh !... Je ne vous avais pas reconnue !

Il s'inclina, rabattit son capuchon sur son front, et se remit en marche, les mains enfouies dans ses larges manches.

La femme entra dans Palerme par la porte Neuve. Enveloppée de sa longue robe noire, avec son voile blanc drapé en plis amples sur ses épaules, elle n'avait rien qui la distinguât des autres femmes du peuple.

Nul n'aurait deviné en elle cette mystérieuse dame aux étoiles, dont Palerme s'était occupée un moment la signora Stella, d'une si rare beauté, qui vivait en recluse, loin du monde, et répandait néanmoins d'abondantes charités autour d'elle.

On la disait généreuse, d'une intelligence supérieure, presque savante.

Elle recevait quelques-uns des seigneurs les plus fastueux de l'aristocratie palermitaine, le duc de Scandian, le prince de Palmaverde, le marquis. Le docteur Pompée était de ses plus chers amis, ainsi que le comte de Zadoer, noble héritier des princes de Byzance et des doges de Venise.

Mais elle n'allait nulle part, se confinant au contraire dans sa retraite, embellie, assurait-on, de tout ce que peuvent donner le luxe le plus magnifique et l'art le plus raffiné.

Au surplus, on ne savait rien de son passé, ni de l'origine de son immense fortune ; elle n'avait pas de parents, pas de famille, mais grâce à de puissantes recommandations, — ce qui faisait supposer qu'elle jouait un rôle dans la diplomatie secrète, — le gouvernement soupçonneux du vice-roi ne l'inquiétait en rien et semblait ne point s'occuper d'elle.

On se fut étonné néanmoins de voir la signora Stella courir les rues de la ville, seule et déguisée, après l'*Ave Maria* du soir.

Elle traversa la place Royale et s'engagea résolument dans la dédale de voies tortueuses qui s'étend entre cette place et la porte de St-Antonin.

Elle cheminait d'un pas leste, rasant les murailles, sans regarder ni à droite ni à gauche.

La foule, comme chaque soir, était bruyante. Chaque perron aux marches branlantes, servait de tri-

bune à un poète récitant des vers, ou bien à des jeunes garçons jouant de la mandoline et chantant un cantique de la Madone.

Sous les porches larges et profonds des antiques palais espagnols, cavernes sombres où la faible lueur d'une lampe accrochée à un relief de la sculpture se projetait, éclairant des visages rieurs, des yeux noirs sous de longs cils, — des familles entières s'assemblaient, aussi à l'aise que dans une salle peinte à fresque.

Et de toutes parts, on appelait la *signora*. Les brunes popolanes lui offraient un vers d'eau glacée, les fillettes des oranges confites. On s'écartait pour lui faire place sur les bancs de pierre scellés au mur. Mais elle passait, silencieuse et ne répondant que par un léger salut de la tête à tous ces appels hospitaliers.

Elle s'arrêta un moment devant l'église de St-Nicolas l'Albergharia, non loin de la place del Carmine.

On achevait la prière du soir : les cloches, lancées à toute volée, jetaient dans les airs leurs vibrations d'allégresse. Le portail, ouvert à deux battants, laissait voir la nef dont les dorures pâlies et les fresques apparaissaient confusément à travers le voile bleuâtre de la fumée de l'encens, à la claire lumière des cires. Au fond, dans l'abside aux verrières miroitantes, sous un baldaquin soutenu par des colonnes torsées, l'autel reluisait, avec ses ors brillants, au milieu de massifs de feuillages étoilés de fleurs.

Les derniers accords de l'orgue s'exhalaient en modulations d'une harmonie pénétrante.

Au delà de la foule, des fidèles prosternés sur les dalles, les prêtres, dans leurs chapes de moire défilaient lentement, précédés de la croix.

La signora Stella debout sur le seuil du lieu saint, ne fléchit point le genou, mais s'appuyant au piédestal d'une statue, elle souleva un peu son voile pour mieux voir ce tableau d'une religieuse grandeur, et demeura immobile, absorbée dans sa muette contemplation.

Peu à peu les cierges s'éteignirent, et bientôt le temple ne fut plus éclairé que par les lampes du sanctuaire.

Les fidèles sortirent, lentement, en silence ; il y eut dans la rue, un murmure, prolongé, un piétinement. Puis l'église fut déserte ; on vint fermer les portes épaisses et lourdes.

A ce moment deux jeunes filles s'avancèrent du fond de la nef. Leurs mantilles en dentelles, relevées sur le front laissaient voir des joues pâles, des yeux cernés et rougis ; leur démarche lente, affaissée trahissait une grande fatigue.

A la vue de la signora Stella, qu'elles prirent à ses humbles vêtements pour une pauvre, elle s'arrêtèrent et, l'une d'elle mit une pièce d'or dans la main de cette femme en disant, d'une voix tremblante :

—Priez pour nous, ma sœur.

La signora fit un mouvement de révolte, aussitôt réprimé, et prit l'aumône de la belle enfant, dont elle saisit la main pour la baiser.

Alors, suivant du regard les jeunes filles qui s'éloignaient, elle murmura à demi voix :

—Les filles de Lancelot de Peyl m'ont fait l'aumône !... A moi ? Il est donc vrai qu'il y a des anges gardiens...

Quelques instants plus tard, l'étrange créature arrivait à l'angle du palais Villafranca, à l'extrémité de la rue Macqueda.

La bouquetière Deidamia, entourée de grosses gerbes de fleurs, trônait sous un dais de verdure illuminé de lanternes coloriés et devisait allégrement avec ses commères, tandis qu'un montagnard de Monréale soufflait dans sa cornemuse.

La signora choisit à l'étalage deux bouquets jumeaux, une touffe de tulipes rouges ceinte d'un cordon de boutons de roses.

Elle y prit deux fleurs, qu'elle mit à son corsage, et, donnant à Deidemia la pièce d'or qu'elle avait gardée jusque là dans sa main :

—Gentille floraja, dit-elle, porte ces deux bouquets aux demoiselles françaises qui habitent le palazzino de la place del Carmine...

—De quelle part, Illustrissime ? demanda la bouquetière, joyeuse de l'aubaine, et stupéfaite d'une telle générosité.

La signora sourit sous son voile :

—Tu leur diras que c'est l'aumône du pauvre au riche !

Elle s'éloigna, saluée de ce mur-

mure de respect qui trahit l'incognito des princesses déguisées, dans la direction de la *porta di Vicari*.

Au delà des remparts, entre l'église des Naufragés et la villa de la Sainte Famille, notre ami Giacomuccio regardait les étoiles, paresseusement couché sur un tapis d'herbe fraîche, au revers d'un fossé, les bras croisés sous sa tête.

La signora Stella surgit tout à coup sur le chemin, à quelques pas de lui. D'un bond il fut debout :

—Maîtresse, je vous attendais, dit-il.

—Viendra-t-il, Amraphel ?

—Maîtresse, il viendra. Cet homme vous haït, mais il vous redoute.

—Allons !

Elle se remit à marcher, un peu en avant de Giacomuccio qui gambadait derrière elle pour se dégourdir les jambes, et qui riait du bout des lèvres à chaque gambade.

Lorsqu'ils eurent dépassé le cimetière des suppliciés, ils tournèrent à gauche et suivirent un petit chemin longeant l'Oreto.

La rivière coulait sans bruit dans son lit aux berges gazonnées, et brillait, comme une traînée de paillettes d'argent, aux clartés pâles des astres.

Une légère brise bruissait dans les branches des orangers, et secouait les guirlandes de pampres suspendues d'un cep à l'autre, dans les vignes.

—Une belle nuit ! se hasarda à dire Giacomuccio, à qui le silence de la campagne déplaisait.

—Que se passe-t-il au Cassero, Amraphel ?

—Ah ! j'oubliais... Notre jeune homme a rencontré le moine. Ils se sont parlé... Il est entré un des premiers au palais, et après lui Scandian, le docteur, le marquis... Clelio est devenu le dernier.

—Ils étaient neuf ?

—Neuf, en comptant l'homme de la police qui est là pour les écouter...

—Messer Stanzin en entendra de belles !...

Sur ces mots, prononcés d'une voix brève, la signora Stella fit un signe qui commandait à son écuyer de se faire, et reprit sa rêverie où elle l'avait laissée.

Ils longeaient la plaine de Santi Erasmo, une grande prairie, aux molles ondulations, coupées de haies vives, de bosquets de myrtes et de jasmins, de cirrilles sombres. Au bout, de blanches villas, aux ferrasses de marbre, aux toits rouges se profilant sur un ciel d'une pureté admirable.

Bientôt ils furent au bord de la mer. Ils vinrent jusqu'au petit archipel des rochers de Tonnarazza, et là, descendant sur la plage, au sable fin et lustré, la signora Stella s'assit sur un bloc de pierre, tandis que le serviteur se cachait à l'ombre d'un platane séculaire, à l'angle du casino Poleo.

A peine s'étaient-ils séparés que le roulement sourd d'une voiture se fit entendre sur la route, et lorsque cette voiture eut dépassé de cent pas le pont de saint Erasme, elle s'arrêta. Quelques minutes plus tard, un homme qui cheminait péniblement arriva devant Tonnarazza ; sa voix cassée et faible retentit :

—Etes-vous ici, Nighmèh Sémma ?

—Je suis ici et je vous attends, répondit la signora Stella et en se levant.

Elle lui désigna du geste une place auprès d'elle. Il s'approcha, tête nue, s'inclina et s'assit.

—Qu'avez-vous, monsieur de Peyl ? demanda la bohémienne. Vous êtes bien pâle... Vos yeux sont égarés, vos mains sont moites, vous tremblez...

—J'ai beaucoup souffert aujourd'hui, répondit-il d'un ton qui décelait un accablement absolu. Je crois que j'ai failli mourir...

—On vous a tourmenté encore ?

—On m'a parlé de mon fils !... Toujours !... toujours ! répéta le comte avec l'accent du désespoir. O Nighmèh, quand ferez-vous cesser mon supplice ?...

—Calmez-vous monsieur de Peyl. Nous touchons au but.

—Il est temps ! mes forces sont à bout. Je m'épuise, et la vie se retire de moi. Je voudrais voir mon fils avant de m'endormir pour l'éternité...

Aucun souffle ne ridait la surface de l'eau, d'un azur foncé, strié d'écume blanche. Les vagues, à peine soulevées, déferlaient doucement sur la grève, avec un mur-

mure plaintif. Le firmament d'un bleu intense, immense couple jetée sur l'univers, se constellait de rayonnements.

Au loin, sur la mer luisante, aux glaces d'argent, des voiles apparaissaient çà et là, éclatantes dans les ténèbres.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? continua le comte. Vous venez seule, et d'assez loin, à travers la campagne déserte. N'eût-il pas été plus simple de me recevoir chez vous ? A quoi bon ces mystères inutiles ?...

— Monsieur de Peyl, vous rappelez-vous une nuit semblable à celle-ci ? Les étoiles brillaient au ciel, une vaste nappe d'eau bleue s'étendait sous nos regards... Mes compagnons et mes esclaves étaient avec moi... Une barque était là, aux voiles gonflées par un bon vent... Mon page Amraphel portait votre neveu, et Faedineh, la vieille arabe, un autre enfant...

— Vous me poignardez ! rugit le comte. Epargnez-moi, du moins, ces terribles souvenirs.

L'un des enfants, poursuivit Nighmèh Sémma, fut marqué au bras d'un signe indélébile, et vous-même, d'une écriture un peu tremblante, à la vérité, vous écrivîtes votre propre condamnation... Un an plus tard, vous me remettiez les actes authentiques, certifiant que votre neveu, Armand, neuvième duc de Rocheraye, était bien l'enfant arraché à sa mère dans la nuit du 26 au 27 octobre.

— Et j'ai cherché vainement cet enfant, depuis lors... Il y a vingt ans !

— Mon cher comte, vous avez cependant pénétré les motifs de ma conduite. Une fois déjà, je vous ai développé mon plan. L'avez-vous oublié ?...

— Non ! mais que m'importe ? Vos intrigues m'excèdent, vos manœuvres m'exaspèrent, vos complots me font peur. Je n'ai plus aujourd'hui qu'une seule idée... une seule ! retrouver mon fils.

— Pardon, mon cher ! Qui compte sans son hôte s'expose à compter deux fois. Moi, je n'ai servi vos basses vengeances que pour servir ma propre cause. Je veux rendre à l'antique race des Rômes l'éclat dont elle brillait depuis longtemps avant vos civilisations modernes.

Je veux être reine, et non plus la reine errante qui vagabonde à travers l'Europe, tireuse de cartes et sorcière à qui l'on paie cinq sous la bonne aventure ! Je veux régner. Bien plus ! je veux que mon sceptre se transmette à un autre, et que la tige des Pharaons, dont je suis la dernière fleur, déjà flétrie et desséchée, reverdisse, vigoureuse et vivace, dans une longue suite d'héritiers.

— Moi, je veux mon fils, madame !

— La Sicile, jetée comme une corbeille fleurie au milieu de la Méditerranée, la Sicile, repaire des pirates phéniciens, lambeau détaché de la terre italienne... La Sicile qui repoussa les rois Bourbons, qui prétend être indépendante et libre, est le royaume que je rêvais. C'est un sol riche... De grands souvenirs s'y perpétuent.

Aucun joug n'y dure, le plus léger pèse encore trop. Savez-vous ce que j'ai fait, Lancelot ? Pendant vingt ans, mes agents ont répandu l'agitation dans cette île... J'ai acheté les journaux, soudoyé des conspirateurs, entretenu des bandes armées... J'ai semé vos richesses volées et les miennes... Le trésor des Rômes est tari : J'ai tout donné ! A cette heure, la moitié de la police m'appartient, et j'aurai le reste pour quelques écus... J'ai des soldats, ceux de l'Argentino... Je tiens la finance par Orestis et Scandian, la noblesse par Palmarverde et Stoladoro, le peuple par Pompée, et surtout par mes affidés, bohémiens comme moi, et dont le plus lâche mourrait sur un mot de ma bouche... Il suffit d'une émeute pour chasser les Bourbons et me donner un trône... Une révolution se prépare. Les Chevaliers de la Croix-Blanche ont des milliers d'affiliés, prêts à combattre... Les carbonari sont nos alliés, et les libéraux, et tous ces républicains imbéciles qui servent leurs intérêts d'abord, et ensuite je ne sais quelle folle abstraction...

— Rendez-moi mon fils, puisque vous triomphez.

— Mais les rois mes frères ne voudraient pas d'une dynastie tzigane, reprit Nighmèh Sémma, avec une âpre ironie, et de cette voix véhémement qui martelait chaque syllabe. La fille de Nicausis est de trop vieille race pour eux, qui

s'enorgueillissent de remonter jusqu'aux Barbares... Mon aieul Attila, le fléau de Dieu, voyait juste, un conquérant passe, il ne dure pas ! Relevez-vous Lancelot de Peyl ! C'est pour vous et votre lignée que j'ai dépensé ma vie pendant vingt ans...

— Que voulez-vous dire ? balbutia le comte, au comble de la surprise.

— Les Rocheraye sont d'un sang royal...

— Mon fils, roi !

— Peut-être. Il y a, de par le monde, monsieur de Peyl, deux enfants de vingt ans, qui ont le droit de porter ce nom illustre, et qui l'ignorent. L'un d'eux sera mon héritier.

— Et l'autre ?...

— L'un est pur, timide et doux, vaillant comme un preux des anciens âges... fidèle, pieux, loyal... Voudra-t-il accepter une couronne des mains d'une bohémienne ? L'autre est un lion, puissant, généreux, mais indomptable et féroce... Le diadème irait bien à son front... Celui-là sera ingrat !... Ah ! c'est un travail surhumain que fonder un empire !...

Lancelot de Peyl haussa les épaules, franchement. Puis il se mit à rire, d'un rire saccadé et fébrile :

— Ma chère amie, dit-il, vous avez fait des rêves grandioses... Il est beau de caresser ces chimères : on s'élève au-dessus des autres, et les hommes qu'on voit en bas sont tout petits...

Nighmèh-Sémma fut froissée de l'expression railleuse qu'avait prise la voix de Lancelot.

— Vous doutez de moi ? dit-elle avec hauteur.

— Non, madame, j'avoue la réelle supériorité de votre esprit. Mais de si vastes conceptions me paraissent irréalisables.

— Vous n'avez pas hésité cependant à devenir l'un des Neuf de la Croix-Blanche.

— Parce que je suis pauvre. Daignez m'écouter. J'espérais que la mort de mon frère...

Sa voix s'altéra en prononçant ce mot de frère.

— ...Et la disparition de mon neveu, unique héritier du nom et de la fortune de Rocheraye, me retiraient en possession de cette immense fortune que je convoisais.

—La loi a été plus forte que vous, l'interrompit Nighmèh, railant à son tour. L'absence de votre neveu ne peut être déclaré qu'après un laps de trente années. En attendant, ses biens, ses domaines sont sous séquestre, et vous n'en avez eu que de misérables bribes.

—Ah ! fit le comte, avec une rage sourde. Tant que le duc de Rocheraye,—l'autre !—sera vivant, j'aurai comme un crime inutile... Il peut apparaître tout à coup, revendiquer son héritage.

—Et vous envoyer à l'échafaud, si je révèle la vérité !

—Vous n'oseriez pas !

—Qui sait ?... Eh bien ! cher comte, la situation est très nettement déterminée. Il dépend de moi de vous rendre votre fils ; mais je vous le rendrais, qu'il aurait pour destinée la misère, les regrets, l'envie et la haine !... Ce n'est pas ce que vous espérez ! Patience !... Que notre entreprise réussisse, vous serez heureux... Mais j'ai besoin de vous, plus que jamais.

—Que voulez-vous de moi ? J'ai été votre espion pendant vingt ans..

—J'ai d'autres missions à vous confier, comte. Vos relations avec les sociétés secrètes de France et d'Angleterre, les hauts grades que vous y occupez, vous désignent à mon choix.

—Commandez, j'obéirai.

—Pourquoi n'êtes-vous pas, ce soir, au palais Palmaverde ?

—Le prince ne m'a pas invité.

—Le prince trahit. Malgré le serment imposé aux chevaliers de la Croix-Blanche, il travaille selon ses intérêts personnels et non dans l'intérêt commun. Il essaye, lui aussi, de lutter contre moi. Qu'il prenne garde ! je le briserai...

Nighmèh ramassa dans le sable un coquillage vermeil et l'écrasa sur un rocher.

—Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda le comte, redevenu calme. Il me semble que ce n'était pas la peine de venir si loin...

—Vous n'aimez pas Clelio, monsieur de Peyl.

Le vieillard eut un mouvement d'impatience.

—Encore ce jeune homme ! s'écria-t-il avec humeur. Non, je n'aime Clelio Zadoer, et je déplore votre faiblesse à son égard. Il est

faux, il est menteur, il est rapace, il est cruel...

—Oh ! fit Nighmèh dont un étrange sourire esleura les lèvres, vous maltraitez fort ce pauvre garçon à qui vous devez, ce me semble, votre luxe et votre richesse apparente. Eh bien ! cher comte, je vous ai fait venir si loin pour vous donner un avis et un ordre.

—J'écoute, madame.

—Voici l'avis. soyez l'ami de Clelio Zadoer. Voici l'ordre : Ne tentez rien contre Clelio Zadoer.

—Je me soumetts à vos ordres, madame.

—Et vous dédaignez mon avis.

—Je repousse votre conseil. Je ne serai jamais l'ami d'un homme que je méprise.

Sur ces mots, auxquels la bohémienne ne fit aucune réponse, le comte Lancelot prit congé de Nighmèh, et remonta dans sa voiture, tandis qu'elle reprenait avec Amraphel le chemin de Palerme.

(A continuer)

— 000 —

## LA PETITE MERE

Par CH. DESLYS.

I

Gérardmer.

C'était au lendemain de cette paix désastreuse qui venait de nous arracher deux provinces.

Par la route de la vallée de Munster, des émigrants alsaciens montaient vers la Schlucht.

Hier encore ce col ou passage, librement ouvert sur la crête des Vosges, mettait en communication deux départements français..... C'était maintenant la frontière de France !

Un poteau l'attestait, déjà zébré des couleurs allemandes.

A la vue de cet emblème douloureux, les voyageurs firent halte et, sans qu'une parole s'échangeât entre eux, comme par un tacite accord, ils se retournèrent.

Ils étaient une centaine environ : des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards. Les plus fatigués, les plus faibles avaient trouvé place sur les chariots qui se suivaient à la file, chargés de meubles, de literie, de malles et de paquets, d'ustensiles de ménage. Quelques animaux familiers se montraient çà et là : une vache, une chèvre, des chiens. On eût dit une de ces caravanes américaines qui s'en vont vers le Far-West.

—Mais volontairement, ceux-là ! Des émigrants, des aventuriers. Ceux-ci, bien au contraire, regrettaient amèrement le pays natal, d'où les chassait l'impitoyable loi du vainqueur. Des expatriés, des bannis !

Aussi quelles figures désolées ! Il y avait des larmes dans tous les yeux, sur toutes les lèvres ce même soupir ou ce même cri : —Alsace ! Alsace !

Oui, elle était là, devant eux, à leurs pieds, notre pauvre et chère Alsace !... Elle s'étendait à perte de vue, depuis les pentes de la vallée jusqu'aux bords du Rhin qui, par places, miroitait au loin sous les feux du couchant. L'écho des cloches de Munster arrivait jusqu'aux exilés, comme pour leur dire un suprême adieu. Ils distinguaient, ou plutôt ils devinaient dans la brume les flèches de la cathédrale de Colmar. Quelques pas encore, et ces derniers aspects, ces derniers accents de la patrie abandonnée, ils ne les entendraient plus, ils ne les verraient plus !

On s'attardait donc à ce navrant spectacle. Sur les chariots mêmes, tous les regards, tous les gestes étaient dirigés vers l'est. Au tournant de la route, le plus près possible de la perspective, on voyait s'agiter des chapeaux et des mouchoirs. Quelques femmes s'étaient agenouillées : elles priaient. Les hommes se serraient la main fièvreusement. Parmi les fleurs sauvages qui tapissait les rochers, une fillette vêtue de deuil choisissait la plus vivace et la transplantait soigneusement dans son gobelet d'étain.

Un vieillard s'approcha d'elle et lui demanda :

—Que fais tu donc là, mon enfant ?

—Vous le voyez, répondit-elle avec une pieuse émotion, j'emporte une bruyère d'Alsace... et dans la terre d'Alsace !

Un peintre eût été frappé de sa physionomie, de son attitude. Elle était charmante ; elle pleurait.

Quant au vieillard, grand, sec, alerte encore, les traits expressifs, le sourire aux lèvres et le tricorne sur la nuque, il avait une de ces bonnes et cordiales figures auxquelles vont si bien les cheveux blancs.

—Mina, dit-il à la fillette, c'est une inspiration qui te fait honneur. Mais hâte-toi... je donne le signal du départ...

En effet, s'adressant aux autres, qui tous semblaient reconnaître sa patriarcale autorité :

—Mes amis, reprit-il à haute voix, la journée s'avance et l'on nous attend..... Détournons nos regards du paradis perdu.... Remettons-nous en marche vers la terre promise !

Et, non sans un dernier sanglot, les émigrants franchirent la frontière.

—Courage ! répétait le guide. Courage et bon espoir, mes enfants !..... C'est encore la patrie... c'est encore la France !

Un instant plus tard, portant sa chère bruyère, Mina rejoignit la caravane.

Elle n'avait guère plus de treize ans. Son vêtement noir indiquait une orpheline. Mais était-ce seulement ce titre qui lui méritait la respectueuse sympathie, les égards avec lesquels chacun s'écartait à son approche pour lui livrer passage !

D'un pas agile et sans répondre autrement que par un signe de reconnaissante politesse à ses compagnons de voyage, elle atteignit dans leurs rangs le groupe qu'elle cherchait.

Ce groupe se composait d'un jeune garçon guidant un âne, dans les paniers duquel on voyait, parmi quelques hardes, une fillette de huit ans environ d'un côté, de l'autre deux marmousets de quatre à six ans.

À l'aspect de l'arrivante, tout ce petit monde se réveilla, se ranima, lui tendant les bras :

—Sœur Mina ! sœur Mina !  
Le plus petit disait !

—Maman ! maman !

Il n'eût pas été besoin de ces cris de détresse, tant leur ressemblance attestait les enfants de la même famille. Ils avaient tous les mêmes traits, le même teint rosé, des yeux bleus, des cheveux blonds, l'air honnête et doux, le type alsacien.

Mais il se réalisait surtout chez Mina dans toute sa perfection idéale. Elle avait cette fraîcheur de carnation, cette pureté de regard, ce charme candide et touchant qui révèlent une âme vraiment chrétienne.

Le deuil qu'elle portait, la tristesse encore empreinte sur son visage, le devoir qu'elle semblait heureuse de remplir, tout contribuait à lui donner un maintien sérieux et flechi, une sorte de gravité précoce qui lui seyait à ravir. Ce n'était qu'une enfant : on eût dit une petite femme.

Avec cela, dans certains moments d'oubli, tout l'enjouement, toute la grâce caressante de son âge.

Ce fut plaisir de la voir sourire à la petite sœur Lisbeth, embrasser Tobie et Benjamin, les deux petits frères, et les encourager par quelque câlines paroles. L'âne lui-même en eut sa part, y compris un baiser entre ses deux longues oreilles qui tressaillirent d'aise.

—Eh bien, oui, me voilà ! Bonsoir, Martin !

Quant à Fritz, le grand frère, il sollicitait un compliment :

—Tu vois que je n'ai pas déserté mon poste ! Es-tu contente ?

—Certes ! répliqua-t-elle d'un ton qui devait lui donner du cœur. On peut avoir confiance en toi, Fritz ! Tu vas sur tes quinze ans ! Presque un homme !

—Oh ! fit-il en lui prenant la main, oh ! Mina, Mina, l'ainée de nous tous, c'est toi..... c'est toi la mère de famille !

Pendant quelques minutes, on chemina en silence. Puis Lisbeth voulut descendre, et les deux gamins aussi.

Mais la grande sœur les calmant du geste et de la voix :

Paix ! paix, mes mignons ! dit-elle ; la journée a été rude, et tantôt au bas de la côte, vous étiez grandement fatigués..... souvenez-vous-en !..... Voilà qu'on presse

le pas pour arriver de jour encore à la couchée. Soyons raisonnables, enfants !..... Restez tranquilles... et pour vous distraire, regardez..... mais regardez donc le beau pays qui va nous offrir un refuge !

Elle disait vrai. S'il est des perspectives faites pour ravir le voyageur et consoler le malheureux, ce sont celles que l'on découvre en quittant la Schlucht. Les arbres, encore un peu rabougris vers la hauteur, ne tardent pas à reprendre leurs proportions majestueuses. Ce sont des sapins et des hêtres qui semblent dater de la création : une sorte de forêt vierge. Sous ses ramures, sur ses pentes, se dressent des roches de mousse. Après une demi-heure de marche, une pittoresque vallée s'ouvre à vos yeux. Le Valtin, avec sa double rangée de cimes bleuâtres qui se perdent dans les nues. Plus loin, mais de l'autre côté, le regard plonge dans un immense entonnoir de feuillage, tout au fond duquel se montre un premier lac, celui de Retourner. Quand passa la caravane, le soleil, sur son déclin, le faisait resplendir ainsi qu'une nappe d'or enflammée dans la sombre verdure. Puis ce fut une seconde étendue d'eau, Longemer, qui s'allonge entre des collines superbement boisées. Sous le crépuscule et ses rouges reflets, on eût dit une rivière de feu. Enfin le troisième lac apparut, Gérardmer, argenté par les rayons de la lune, qui s'y mirait avec les étoiles.

Une fraîche brise s'élevait des eaux et des bois. Les enfants, bercés par l'allure de Martin, s'étaient endormis. Sans les réveiller, Mina les abrita doucement sous une couverture. Puis, la main dans celle de Fritz et marchant toujours, elle contempla avec une muette surprise le fantastique panorama qui se déroulait à ses yeux.

De nombreuses lumières brillaient dans la nuit, groupées sur la rive ou s'éparpillant jusqu'au faite des montagnes. Gérardmer est un grand village : près de quatre mille habitants. Il occupe un vaste territoire, car chaque maisonnette a son jardin, son bout de pré. On y voit blanchir la toile qui s'y tissent dans l'intérieur du chalet. Chacun des membres de la famille pousse à son tour la

navette et cultive le champ. Ajoutons l'élevage du bétail, le commerce des fameux fromages de Géromé (Gérardmer), l'exploitation des forêts avoisinantes, et vous comprendrez que, de ces diverses industries s'associant aux travaux agricoles, il résulte, dans un milieu pareil, une certaine aisance, des mœurs patriarcales et le bonheur.

On se croirait en Suisse ; c'est l'Oberland français, c'est l'Interlaken des Vosges.

La religion, d'ailleurs, est très honorée parmi ces braves montagnards. Ils sont laborieux, sobres, économes, entreprenants. Dès que l'épargne le leur permet, vite un métier de plus dans la maison, une scierie nouvelle au bord du ruisseau. Les émigrants ne tardèrent pas à reconnaître l'une d'elles qui, sentinelle avancée, s'élevait aux approches du village et chantait encore dans la nuit.

A cette chanson du travail, un autre bruit se mêla bientôt..... celui d'une foule en marche.

On avait appris l'arrivée des Alsaciens ; on accourait avec des torches de résine à leur rencontre.

Il s'ensuivit une mêlée générale et des scènes vraiment touchantes.

C'était à qui leur ferait accueil, à qui se disputerait l'honneur de l'hospitalité.

Naturellement le maître de la scierie, le *ségare*, figurait en tête.

C'était un homme d'environ cinquante ans. Sa physionomie respirait une vive cordialité, l'aménité la plus franche.

—Jarnigoi !..... disait-il, je suis le premier sur la route..... A moi les plus fatigués, les plus faibles !... A moi !... Voyons, mes amis, choisissez vous-mêmes ceux qui ne doivent pas marcher davantage !..... Il y a de la place dans la maison de Jacob Diderich, et l'on y sera bien reçu, bien soigné !..... Pas vrai, Gertrude ?... Gertrude, c'est ma femme..... Nous réclamons toute une famille !

Déjà plusieurs voix lui répondaient :

—L'oncle Jeffs !..... et Mina !..... Mais faites donc place à Mina !

Elle s'avancait, suivie de l'âne que Fritz guidait par son bridon.

—Hein ?... fit Jacob ; qu'est-ce que cela ?... De la jeunesse et de la marmaille !..... Voici bien la

famille demandée..... mais il nous faut encore le père et la mère.....

—La mère et le père, répondit Fritz en désignant Mina, les voici !..

—Des orphelins !...dit le vénérable chef de la caravane, et c'est moi qui suis Jeffs...

—Leur oncle, alors ?

—Oh !... dit-il en souriant, c'est un titre qu'on me donne par pur amitié... Je suis... ou plutôt j'étais l'oncle de tout le monde !..

Cependant Gertrude, la digne compagne du *ségare*, interjetait à son tour :

—Pauvres chéris du bon Dieu ! qu'ils entrent et soient les bienvenus !... Où les logerons-nous, mon homme ? Ah !... dans la chambre d'en haut... il y a justement trois lits... Venez, ma mignonne, que je vous conduise...

Cette invitation s'adressait à Mina, déjà chargée de ses deux petits frères endormis.

La robuste Vosgienne se récria : —Mais donnez-moi donc les marmots !... Ce serait trop lourd pour vous, ma fillette..

Elle s'y refusa :

—Oh !... je suis plus forte qu'il n'y paraît ! Montrez-moi seulement le chemin, madame, et soyez bénie pour toutes vos bontés !..

—L'entendez-vous parlant comme un livre !... Est-elle donc gentille !.. s'exclama la mère Diderich, qui, pour ne pas rester les mains vides, s'empara de Lisbeth à demi réveillée.

Puis, tout en la menant vers une porte qui s'ouvrait au fond de la salle commune :

—As pas peur, mon bijou !... lui disait-elle, tu seras dorlotée comme par ta maman... J'avais préparé des friandises à votre intention ! Ah !... ah ! tu verras !... C'est là-haut que vous serez servis... De la quiche et des *knäpfels* !

La suite du menu se perdit dans la cage de l'escalier.

Au moment de s'y engager à son tour, Mina se retourna, ayant sur l'épaule droite la tête de Benjamin, sur la gauche celle de Tobie :

—Fritz, dit-elle à l'ainé, n'oublie pas Martin !..

Et, sans broncher sous son précieux fardeau, elle disparut.

—Martin !... demandait le *ségare* ; encore un mioche ?

—C'est notre âne, dit le jeune

garçon ; mais il est quasiment de la famille.

En riant, le bonhomme Diderich indiqua l'écurie.

Cependant les Alsaciens s'étaient remis en marche après cette dernière recommandation des Jeffs :

—A demain, mes amis !... Le rendez-vous est à six heures sonnantes, sur la place de l'église !..

Il allait s'éloigner, ne songeant plus guère à son propre gîte.

—Mais je vous garde aussi !... se récria Jacob, et dans la chambre de notre fils... qui est encore prisonnier là-bas, en Prusse !

Rien qu'à ce souvenir la gaieté du père s'était évanouie ; il eut un geste comme pour écarter ce nuage de tristesse.

—Par exemple, dit-il, j'espère que ce ne sera plus pour longtemps. Mais on va d'abord souper... Tu m'entends, femme ?... A table.

## II

## Le récit du maître d'école.

Le repas tirait à sa fin.

Après bien des allées et des venues de la salle à la cuisine et de la cuisine au premier étage, Gertrude avait enfin pris place à côté de son mari.

—Vous permettez ? fit-il en allumant sa pipe.

—Certes !... répondit Jeffs ; je ne fume pas, mais j'ai tant de neveux qui fument !

—Ah çà, mais !... pourquoi diantre êtes-vous leur oncle ?...

—Parce que je fus leur instituteur, dit le vieillard, et que nous en avons gardé, de part et d'autre, un bon souvenir..... Songez-y : quand on tient la même école depuis un demi-siècle, on est quasiment le père intellectuel de tous ceux qui vous entourent... J'avais la vocation de l'enseignement ; j'avais surtout l'amour de l'enfance... Aussi je suis resté garçon !... Une famille ne m'aurait pas suffi... Trois ou quatre enfants, six, douze, la belle affaire ! J'en ai voulu davantage... tous ceux du pays... tous ceux des autres... et que nous nous entraînions comme s'ils étaient les miens !

Rien d'affectueux, rien de paternel comme l'oncle Jeffs expliquant ainsi son surnom.



—Il y en a qui naissent peintres ou musiciens, poursuivit-il ; moi, je suis ne maître d'école ! Et Denys, tyran de Syracuse, fut moins despote en son temps !... Pas un gamin de la commune qui n'ait passé sous ma férule... Pas un homme au-dessous de la cinquantaine qui n'ait été mon élève et qui, parfois encore ne revienne me demander un conseil... Je suis le grand conseiller, le grand réconciliateur... Oh !... oh !... les femmes aussi m'appellent leur oncle !... C'est moi qui leur racontais à la veillée les anciennes histoires du pays... C'est moi qui dressais, en tant que secrétaire de la mairie, l'acte de naissance ou de baptême de leurs enfants... de nos enfants... Ils me nommeront grand-papa Jeffs, si Dieu permet à mes soixante et dix ans de reprendre racine dans la terre d'exil !

Après un expressif serrement de main, Jacob demanda :

—Ainsi donc vous êtes tous partis, ceux du village et ceux de l'usine ?

—Non, répondit le vieil instituteur ; les autres nous rejoindront plus tard, lorsqu'il y aura pour eux du travail et des logements assurés.

—Oh ! ça marche à miracle, dit le ségare, et ses frères Knab, vos patrons, les chefs de la nouvelle colonie, sont de fiers hommes ! Quand on pense qu'au moment de la paix conclue, voilà un mois à peine, il n'y avait rien de rien dans la vallée des Houx... un vrai désert... et que maintenant déjà... Mais suffit !... Je veux vous en laisser la surprise !

—Personne, dit Jeffs, ne se montrera exigeant. La belle saison commence à peine, on aura de longues journées pour se construire des demeures. En attendant, à la grâce de Dieu ! Nous camperons, nous bivouaquerons à la belle étoile !

—Quoi ! se récria la mère Diderich, même ces pauvres enfants qui sont là-haut ! Ne nous apprendrez-vous pas, monsieur le maître, comment ils sont devenus orphelins ?

—Volontiers... mais c'est une bien triste histoire !

Le ségare et sa femme rapprochèrent leurs chaises. Une lampe placée sur la table éclairait ces bonnes figures attentives et la vénérable tête blanche de leur hôte.

Il commença ainsi.....

“ Le père, nommé Jacques Strum, était contre-maître chez les frères Knab. Leurs dames avaient pris chez elles la fille aînée ; Mina n'est que la seconde. Christine, sa grande sœur, avait la charge de la lingerie, des enfants, toute la confiance des deux mères. Une belle et brave fille ! Du reste, vous en jugerez : elle y est encore.

“ Fritz venait d'achever son apprentissage. Mina, qui brode comme une fée, gagnait déjà quelque argent. Les Strum avaient des économies, une maisonnette à eux, des tendresses sans pareilles les uns pour les autres, la santé, l'amour du travail, toutes les bénédictions du ciel. Ils vivaient heureux.

“ La guerre survint.

“ Avouons-le, lorsqu'elle éclata, personne n'eut d'appréhension. Tout le monde fut content, surtout en Alsace. Moi-même, qui suis un homme de paix, j'avais senti tressaillir ma vieille fibre patriotique.

“ On se croyait dans son droit... et si bien assuré de la victoire !

“ Soudainement, ainsi qu'un coup de foudre au milieu d'un ciel sans nuages, la nouvelle nous arriva des désastres de Teichshoffen et de Forbach.

“ On se montra d'abord incrédule. C'était impossible ! Hélas ! il fallut bien se rendre à l'évidence. Le péril devenait imminent. Nous étions menacés, nous étions envahis.

“ Cependant personne encore ne désespérait. Anciens soldats rappelés sous les drapeaux, conscrits et volontaires, tout le monde parlait de bon cœur. C'était moi naturellement, qui délivrais les feuilles de route. J'affectais la confiance et la gaieté, mais au demeurant je me sentais dans l'âme un grand deuil. Songez donc, chaque famille n'avait qu'une part dans la douleur générale, et moi je la ressentais tout entière. Tous ils étaient mes élèves, tous ils étaient mes enfants, ces braves garçons que j'embrassais au départ et que peut-être je ne reverrais plus !

“ Au nombre de ceux qui nous quittèrent ainsi se trouva mon préféré, mon Benjamin. Il se nommait Rodolphe Muller. Ses parents étant morts alors qu'il était tout jeune,

je l'avais recueilli, adopté, éduqué d'une manière exceptionnelle et qui me faisait vraiment honneur. C'était le comptable de l'usine, le fiancé de Christine Strum ! Ils semblaient faits l'un pour l'autre, ils étaient dignes l'un de l'autre. Quelques mois encore, et notre bon vieux curé les marierait..... Hélas ! la guerre souffla sur ce beau rêve ! Acheter un remplaçant n'était plus possible. Il fallut partir.

“ Pauvre garçon ! pauvre Rodolphe ! Nous n'en avons reçu qu'une seule lettre, et c'était dans le premier mois. Depuis lors, pas de nouvelles ! Rien ! A cette heure, on ignore ce qu'il est devenu.

“ Strum avait voulu le suivre. Un ancien soldat ! Sa femme eut toutes les peines du monde à le retenir :

— Jacques, lui disait-elle, mais songe donc à nos six enfants !

“ Elle les mettait dans ses bras, sur ses genoux.

“ C'était comme un réseau de caresses qui enchaînaient à la maison.

“ Plus tard on se rappela que souvent il avait répété :

— Ah ! Thérèse, Thérèse, pourquoi cette guerre maudite a-t-elle détruit tant de bonheur ?

“ Il y a des pressentiments, voyez-vous ! Thérèse en serait la preuve : sa tendresse maternelle eut dans ces derniers temps quelque chose de fiévreux et d'étrange. Elle embrassait ses chers petits comme à la veille d'une séparation ; elle causait longuement avec Fritz et Christine, surtout avec Mina. Cherchait-elle à lire dans l'avenir ?

“ Des jours, des semaines s'écoulerent. Un frisson d'angoisse courait dans le pays. Nous sentions vaguement l'ennemi s'approcher. Il semblait que la terre tremblât sous ses pas. On prêtait l'oreille, croyant entendre gronder au loin les canons qui bombardaient Strasbourg.

“ Strasbourg enfin succomba, fut occupé. Ce serait bientôt notre tour.

“ Déjà quelques bandes allemandes, traversant le Rhin, saccageaient la plaine.

“ On avait, comme simple défense contre les maraudeurs, organisé une sorte de garde nationale : Jacques Strum en était le lieutenant.

“ Un soir qu'il commandait le



poste établi à l'entrée du vallon, quelques coups de feu retentirent de ce côté.

" Puis une vive fusillade... à laquelle se mêla bientôt le fracas de l'artillerie.

" C'était donc un corps d'armée qui nous attaquait ! Impossible à nos quelques gardes nationaux de soutenir une pareille lutte !

" Ils tenaient bon cependant. Les blessés seuls rétrogradèrent. L'un d'eux paraissait mortellement atteint. C'était Jacques Strum.

" Il se traîna jusqu'au seuil de sa demeure ; il y tomba entre les bras de sa femme et de ses enfants.

" —Thérèse... pardon ! J'aurais dû ne pas engager le combat... Mais l'Alsace ! la France ! Ah ! je vous aimais bien pourtant !..... Adieu ! "

" Notre vénérable curé, prévenu aussitôt, accourut lui administrer les sacrements ; puis il les embrassa tous une dernière fois, dans la suprême étreinte de l'agonie... Ses mains retombèrent... Il était mort.

" En ce moment même, des obus éclataient sur la place.

" Thérèse s'était instinctivement rejetée vers ses enfants pour leur faire un rempart de son corps. Elle les sauva, mais en donnant pour eux sa vie. On l'emporta blessée, mourante, en même temps que le cadavre du père.

" Et, comme pour achever la ruine des orphelins, leur maison brûlait.

" Mon école était là, tout proche ; elle servit de refuge à cette malheureuse famille.

" Au milieu de la classe, un lit fut improvisé. Le médecin arriva, mais pour nous faire comprendre qu'il n'y avait pas d'espérance.

" Thérèse devina cet arrêt. Ses yeux s'entr'ouvrirent.

" Elle murmura :

" —Mes enfants ! Oh ! les revoir ! leur parler ! je vous en prie ! je le veux ! "

" Un geste du docteur lui promit cette suprême consolation. Un cordial ramena le sommeil.

" Les pauvres petits étaient à côté, chez les bonnes sœurs qui tiennent l'école des filles. Avec quelle impatience ils attendaient mon retour !

" —Quand votre mère se réveil-

lera, leur dis-je, nous vous conduirons près d'elle.

" —Et c'est moi qui viendrai vous avertir, " ajouta la religieuse en allant rejoindre sa compagne, que j'avais laissée veillant et priant au chevet de la blessée.

" La nuit se passa sans autre incident. Christine avait pris la garde de ses deux petits frères, réunis dans un même berceau. Lisbeth reposait sur les genoux de Mina, qui, tournée vers la muraille, semblait voir au delà. L'ombre inquiète de Fritz allait et venait dans la cour. Plus loin, dans le village, un profond silence. Les Allemands s'étaient retirés, satisfaits probablement d'une démonstration qui n'avait pour but que de terrifier le pays.

" La porte enfin s'entre-bâilla, laissant passer une main qui nous fit signe de venir. On se dirigea sans bruit vers l'autre classe. Les premiers rayons du jour éclairaient la couche où Thérèse, aidée par les deux religieuses, se soulevait lentement. Déjà pâle comme une morte, la mourante souriait en regardant venir ses enfants.

" Ils s'approchèrent, entourant, envahissant les matelas étendus sur le parquet. La famille ne forma plus qu'un groupe d'où sortaient des cris et des sanglots... Mais est-il besoin de vous la décrire, cette scène déchirante ?... Thérèse en arriva bientôt à se faire entendre ; elle disait :

" Ne pleurons plus ! écoutez-moi..... il le faut, pour que mon âme s'envole rassurée, tranquille... Ah ! ce n'est pas l'heure présente qui m'inquiète, c'est l'avenir... l'avenir pour vous, mes bien-aimés ! Qui remplacera votre mère ? "

" La sœur aînée eut un mouvement comme pour s'offrir à cette tâche. Elle allait en prendre l'engagement.

" Un geste de Thérèse ne le lui permit pas.

" —Christine, dit-elle, je ne do. te pas de ton cœur..... mais tu es fiancée à Rodolphe, je souhaite que tu l'épouses... et cette union t'imposera d'autres devoirs, une autre famille..... Non ! non ! tu n'aurais pas le temps... C'est Mina que j'ai choisie.....

" —Moi ! murmura la cadette étonnée.

" —Toi-même, mon enfant, poursuivait sa mère en l'attirant vers elle..... Tu es jeune encore, mais Dieu, comme en prévision de ce qui arrive, t'a munie d'une raison, d'une force d'âme au-dessus de ton âge. Je te confie tes trois frères et tes deux sœurs, sans tenir compte des années que celle-ci, que celle-là ont en plus..... Qui sait si la destinée ne réserve pas à Christine un nouveau chagrin ? Tu la consoleras..... Quant à Fritz, je le crois enclin au plaisir..... nous l'avons gâté ! S'il s'écartait du droit chemin, tu l'y ramèneras..... sois son conseil et son guide..... fais en sorte qu'il devienne un honnête homme comme son père..... Il se soumettra sans murmure à ta douce autorité..... n'est-ce pas, Fritz ? n'est-ce pas, Christine ? Il faut me promettre cela tous les deux. "

" Tous les deux, avec des larmes dans la voix, ils en firent le serment.

" La mourante alors, s'adressant aux trois plus jeunes :

" —Et vous, mes chers petits, reprit-elle en les regardant tour à tour, Lisbeth... Tobie... Benjamin... vous m'avez entendue ? vous me comprenez ? Mina doit être pour vous une autre moi-même... votre mère désormais..... votre maman. Aimez-la bien ! aimez-vous tous les uns les autres, mes enfants ! On est fort contre l'adversité quand on s'aime. "

" Pendant quelques minutes, elle leur parla ainsi, de tout son cœur, de toute son âme. Quant à moi, je n'avais pas bougé ; je priais, je pleurais.

" Enfin Thérèse se tourna vers Mina, lui mit une main sur la tête, et, de l'autre l'attirant vers elle, elle la regarda longuement. Dans ce regard la mère et la fille échangeaient un monde de pensées. L'attitude de celle-ci l'expression de ses traits, tout en elle attestait déjà qu'elle serait à la hauteur de sa mission. Elle semblait avoir grandi.

" —Je puis compter sur toi ? " demanda Thérèse.

" Sa fille lui répondit simplement, mais résolument

" —Oui, ma mère ! "

" Et l'agonie commença.

" Thérèse avait épuisé ses forces pour aller jusqu'au bout. Maintenant encore, lorsque les baisers de

ses enfants la ranimaient, c'était elle qui leur donnait du courage :  
 " — Calmez-vous, ne désespérez pas..... ne me plaignez pas..... Je vais rejoindre votre père..... et de là-haut nous verrons sur vous tous les deux ! "

" Sa voix, cependant, faiblissait soudainement. Les bien-aimés, que ce silence épouvanta, jetèrent un cri..... Elle ne bougeait plus..... ses yeux restaient fixés..... mais elle semblait les regarder ; elle leur souriait encore.....

" Ne me demandiez-vous pas comment ceux qui dorment aujourd'hui sous votre toit sont devenus orphelins ? Vous le savez maintenant. "

(A continuer)

— 000 —

### Certaines petites vérités.

Toute discussion politique revient à ceci : " Je suis meilleur que vous. "

Toute discussion littéraire à ceci : " J'ai plus de goût que vous. "

Toute discussion artistique à ceci : " Je vois mieux que vous. "

Toute discussion musicale à ceci : " J'ai plus d'oreille que vous. "

\*\*\*

On demandait à un régent quel homme serait le plus propre à faire un courtisan parfait : " C'est, dit-il, celui qui serait sans honneur et sans humeur. "

\*\*\*

Tout le monde a des ridicules. Seulement, les uns sont au-dessus de leurs ridicules, les autres au-dessous.

\*\*\*

Combien de gens se font un mérite des qualités qui dérivent bien plutôt de leur position que de leur raison.

\*\*\*

Ouvre un œil pour vendre, deux pour acheter.

\*\*\*

L'homme est toujours possédé par ce qu'il possède : le mari par sa femme ; l'avare ou le riche par la fortune ; le vaniteux par son orgueil et son ambition.

## Histoire

### BRIEF RÉCIT

SUR LA

## BATAILLE DE LA MONONGAHELA

1750-1755.

A mesure que la France et l'Angleterre s'étendaient par leur colonies dans l'Amérique du Nord, leur vieille rivalité, les suivant au delà de l'Océan et s'établissant avec elles au milieu de nouvelles conquêtes, y prenait de plus le caractère alarmant d'une opposition ouverte et déclarée, et bientôt s'engagea une lutte vive et opiniâtre qui ne se termina que par la prépondérance victorieuse de l'une des deux rivales.

A peu près vers l'année 1750, époque à laquelle remonte ce récit, les treize colonies anglaises avaient déjà une population de plus d'un million, tandis que le Canada, la Louisiane et le Cap Breton compartaient à peine quatre-vingts mille âmes.

Malgré cette excessive disproportion numérique, la victoire s'était presque toujours obtinué à suivre les étendards de la France dans les luttes sans cesse renouvelées des deux colonies.

Les frontières des américains qui cherchaient à s'étendre à mesure que la population s'accroissait avaient été dévastées, leurs forts pris, démantelés ou rasés par des bandes canadiennes ayant à leur tête des chefs tels que de Léry, La Corne, de St-Luc et Rigaud de Vaudreuil ; et ces faits d'armes, presque incroyables d'audace, avaient tellement semé la terreur et l'épouvante, parmi les colons anglais, qu'à la simple nouvelle de leur approche, ils abandonnaient tout pour se réfugier au loin dans l'intérieur du pays avec leurs familles et ce qu'ils pouvaient sauver de plus précieux, dans leur fuite précipitée.

Cependant la seconde paix d'Aix-

la-Chapelle signée en 1748, par laquelle la France rendit toutes ses conquêtes, — l'un des plus déplorable traités que la diplomatie française ait jamais accepté, — vint suspendre ces courses victorieuses à travers le pays ennemi. Mais cette paix ne devait pas durer longtemps.

Lord Albermale, l'ambassadeur anglais à Paris, ne tarda pas à se plaindre amèrement des empiètements des Français en Acadie et ailleurs. Ceci sans doute n'était qu'un prétexte pour rompre la paix ; toutefois une commission n'en fut pas moins nommée pour fixer la ligne des frontières, mais pendant que cette commission siégeait et discutait, un édit royal, émanant de la Cour d'Angleterre, concéda à une Compagnie de marchands anglais une grande partie de la vallée de l'Ohio qui était précisément un des points en litige.

Les Français comprirent de suite que l'octroi de cette concession avait pour but unique de leur enlever le commerce si productif de l'Ouest et de couper leur ligne de communication entre le Canada et la Louisiane ; aussi se hâtèrent-ils par une sage prévoyance, de relier au moyen de quelques forts cet immense territoire qui s'étend depuis l'isthme étroit de l'Acadie jusqu'au Golfe du Mexique en passant par les grands lacs.

Ces préparatifs de légitime défense firent pousser les hauts cris à la Compagnie des hauts concessionnaires qui se plaignirent au Gouverneur-Général. Tandis que ce dernier dépêchait en toute hâte Washington à M. Le Gardeur de St-Pierre, commandant les pays de l'Ouest pour sa Majesté Très-Chrétienne, afin de s'engager à suspendre ces travaux de fortification, des coureurs de bois, tant français que sauvages, tombèrent à l'improviste sur les marchands anglais qui faisaient arpenter leur concession et en saisirent trois qu'ils amenèrent au fort de la Presqu'Isle.

Sur ces entrefaites, Washington était revenu avec la réponse de M. Le Gardeur de St-Pierre. Cette réponse, toute militaire et très laconique, informait le Gouverneur-Général qu'on garderait jusqu'à la dernière extrémité le territoire de l'Ouest en général et la vallée de

l'Ohio en particulier qui appartenaient légitimement à la France depuis soixante ans que La Salle les avait découverts et en avait pris possession au nom du Roi de France.

Alors la Compagnie des Marchands voulut avoir des forts à son tour. Elle envoya un détachement de travailleurs soutenu par une compagnie de milice sous les ordres du Capitaine Trent, au confluent des rivières Alleghany et Monongahéla pour y élever un fort, mais à peine ceux-ci en avaient-ils fait les premiers terrassements qu'ils furent surpris et chassés par M. de Contrecoeur qui s'en allait remplacer M. de St Pierre et qui trouvant la position excellente, le fit achever et le nomma Fort Du Quesne.

Pendant que ceci se passait, M. de Contrecoeur ayant appris que Washington accourait au secours de Trent, envoya à sa rencontre M. de Jumonville, avec une escorte de trente soldats, pour sommer le Colonel américain d'évacuer le territoire français.

Le 18 mai 1754, de grand matin, Washington qui avait été informé par ses éclaireurs de l'endroit où campaient Jumonville et ses compagnons, vint les cerner avec toutes ses forces, et avant que l'officier parlementaire eut eu le temps de lire sa sommation, il tombait fusillé presque à bout portant avec neuf hommes de son escorte.

Après cet odieux assassinat que réprouvent toutes les lois de la guerre et de l'honneur, Washington — bien décidé à soutenir les prétentions de la Compagnie des Marchands et surtout à seconder les projets de la Métropole qui voulait s'emparer de la vallée de l'Ohio, — poussa jusqu'à la Monongahéla où il éleva à la hâte le fort *Necessity* qu'il garnit de neuf pièces de canon.

Cependant la nouvelle de la mort tragique de Jumonville ne tarda pas à arriver au camp français où on l'accueillit par un cri général d'horreur et d'indignation. M. de Contrecoeur chargea aussitôt M. de Villiers d'aller venger son frère et lui donna, à cet effet, six cents Canadiens armés à la légère et une centaine de Sauvages, avec lesquels il se porta rapidement à la rencontre de Washington. Après une lutte

meurtrière de plus de dix heures, les Canadiens réduisirent au silence les batteries du fort, quoiqu'ils n'eussent point de canon, et allaient monter à l'assaut, quand Washington demanda à capituler, ce qui lui fut accordé. (1)

Le lendemain matin, 4 juillet 1754, le Colonel Américain repréna tristement avec ses troupes la route de la Virginie, et de Villiers, après avoir fait raser le fort *Necessity* et enclouer ses canons, rentra dans le fort Du Quesne, et le drapeau français couvrit seul de ses plis victorieux, toute cette vallée de l'Ohio si ardemment convoitée et si vaillamment défendue.

## I

Tandis que ces graves événements se passaient au milieu des forêts de l'Amérique, la " Commission des frontières " dont nous avons parlé ci-dessus, continuait encore à siéger, mais ce n'était que pour la forme. Les représentants des deux peuples cherchaient à se donner mutuellement le change sur leurs véritables intentions, mais de part et d'autre, sous le voile transparent d'une paix trompeuse, on faisait des armements considérables. L'Angleterre envoya, pour soutenir ses colonies, le Général Braddock et trois mille hommes de vieilles troupes qui débarquèrent en Virginie le 20 février 1755, et deux mois plus tard — vers la fin d'avril, — la France dirigeait sur le Canada le baron Dieskau avec six bataillons de vétérans.

Malheureusement deux des navires de la flotte qui amenait ce puissant confort au Canada ayant été retenus par la brume sur les bancs de Terre-Neuve, furent enve-

(1) Dans cette capitulation qui fut rédigée par le capitaine Van Braam, le seul des officiers de Washington qui pût parler et écrire le français, le mot *assassinat* que nous avons employé plus haut, figure en toutes lettres.

Washington, en signant cette capitulation, s'est donc reconnu et clairement avoué l'assassin de Jumonville. Ce meurtre injustifiable entache, suivant nous, tout autant pour la gloire de cet homme vraiment grand appelé plus tard à une si haute destinée que l'assassinat du duc d'Enghien pèsera éternellement sur la mémoire de Napoléon.

Dans cette même capitulation signée le 3 juillet, Washington s'était engagé à ne pas servir contre la France pendant une année. Nous allons le voir bientôt marchant sous les ordres de Braddock bien avant que sa parole de soldat et de gentilhomme fut dégagée.

loppés par une escadre anglaise de onze vaisseaux de ligne commandée par l'amiral Boscawen et forcés de se rendre malgré la résistance la plus opiniâtre.

Cet étrange procédé que l'Angleterre ne désavoua point et qui fut suivi de l'enlèvement de plus de trois cents de nos navires marchands, — quoique l'on fût encore en pleine paix — souleva l'indignation de toute la France et la guerre fut déclarée.

## II

A son arrivée en Amérique, le Général Braddock qui était revêtu du commandement en chef des troupes anglaises et indigènes s'occupait activement de réunir des hommes, des chevaux de trait, des chariots et tout ce qui devait, en un mot, contribuer à assurer le succès de son expédition contre le fort Du Quesne, puis il alla asseoir son camp au fort *Cumberland*, sur les confins de la Virginie et de l'extrême civilisation.

Ce n'est que vers la fin de mai, suivant quelques écrivains, ou vers le commencement de juin suivant d'autres, qu'il se mit en marche pour aller déloger les Français de l'Ohio. Son armée divisée en trois colonnes commandées par Sir Halket, Gage et Dunbar, se déroulait comme un immense ruban, sur une étendue de plus de quatre milles, et marchait précédée d'un nombreux détachement de Virginiens armés de haches et d'autres outils qui frayaient, tant bien que mal, un chemin étroit à travers la forêt vierge.

Sur cette route battue pour la première fois, hérissée de ronces et de lianes et entrecoupée de flaques d'eau et de marécages, l'artillerie et les lourds fourgons portant les bagages avançaient à grand-peine. Les soldats, habitués pour la plupart à combattre en plaine, souffraient d'incroyables fatigues au milieu de ces bois presque impénétrables où ils avaient encore à s'atteler eux-mêmes de temps à autre aux canons ou aux chariots et à se garer des branches et des épines qui leur déchiraient la figure, les mains et les pieds.

Cependant, le 18 juin, sur l'avis

de Washington, Braddock qui tenait à surprendre le fort Du Quesne avant qu'il eut pu recevoir des renforts, prit les devants avec douze cents hommes d'élite et vingt canons, enjoignant au Colonel Dunbar qui commandait l'arrière garde de le suivre avec les bagages et les traînards aussi vite que le lui permettraient les difficultés du terrain.

Le 8 du mois suivant, Braddock venait reposer ses troupes harassées sur les bords de la Monongahéla aux flots noirs et rapides dont le cours tortueux servait en quelque sorte d'ouvrage avancé au fort Du Quesne.

### III

On n'était pas cependant sans nouvelles de l'approche de l'ennemi, au fort Du Quesne où commandait alors M. de Beaujeu, (1) en remplacement de M. de Contre-cœur que la maladie retenait dans sa seigneurie de Contre-cœur, sur le St Laurent. Dès les premiers jours de juillet, des Sauvages qui battaient les bois ayant parfaitement reconnu l'armée anglaise, sa force approximative et ses mouvements, étaient accourus prévenir le Commandant que trois ou quatre mille réguliers, conduits par plusieurs chefs de marque, ne se trouvaient plus qu'à quelques milles de la Monongahéla, et qu'ils traînaient avec eux une nombreuse artillerie.

Pour résister à cette formidable invasion, M. de Beaujeu n'avait

(1) Daniel Hyacinthe-Marie Lienard de Beaujeu, second fils de Louis-Lienard de Beaujeu et de Dame Thérèse Migeon de Bransac, naquit à Montréal, le 9 août 1711.

Entré de bonne heure dans la marine, il parvint rapidement au grade de Capitaine et obtint la croix de Chevalier de St Louis et la seigneurie de la Colle, sur la rivière de Chambly, en récompense de sa bravoure et des services signalés qu'il avait rendus au Canada par sa grande influence sur les nations sauvages.

Il avait épousé, le 4 mars 1737, Mlle Michelle-Elisabeth de Foucault, de l'illustre maison des comtes de Foucault dont la généalogie remonte aux croisades.

M. de Beaujeu ne laissa qu'un fils qui repassa en France, lors de la Conquête du pays, et une fille qui fut mariée à Charles de Noyan, gouverneur de la Guyane.

Le frère aîné du vainqueur de la Monongahéla ayant embrassé l'état ecclésiastique devint confesseur ordinaire du roi ; son frère cadet Louis Lienard de Villemonde, capitaine dans les troupes de la marine et chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis fut gouverneur de Michillimackinac sous les Français et combattit les Américains, en 1775, en servant sous Carleton.

sous la main qu'une centaine de réguliers et deux cents hommes environ de la milice Canadienne, la plupart des autres se trouvant éloignés à de grandes distances, occupés qu'ils étaient aux travaux des champs. Heureusement que plusieurs des nations Sauvages alliées de la France s'étaient déjà donné rendez-vous sous les murailles mêmes du fort. Les Ottawas ayant à leur tête le fameux Pontiac, les Hurons venus des environs de Québec sous la conduite de leur grand chef Athanase, des Abénaquis, des Ojibas et des Delawares s'y trouvaient réunis au nombre d'environ six à sept cents guerriers.

Il n'y avait pas cependant de temps à perdre ; l'ennemi était presque aux portes du fort et les hordes sauvages pouvaient, d'un moment à l'autre, se débander et abandonner les Français à eux-mêmes. M. de Beaujeu semblait n'avoir d'autre alternative qu'à se replier en toute hâte sur le fort Machault et le fort de la Rivière au Bœuf ou de s'enterrer sous les ruines du fort Du Quesne qui n'était nullement en état de soutenir le choc d'une aussi puissante artillerie que celle de Braddock, quand bien même il se serait trouvé défendu par une nombreuse garnison.

Mais ni l'un ni l'autre de ces plans ne convenait à l'esprit chevaleresque et au courage de M. de Beaujeu qui assembla ses officiers et leur proposa de marcher au-devant des Anglais et de leur barrer le passage. A trois lieues d'ici, leur dit-il, nous pouvons disposer nos Sauvages dans les ravins qui bordent la route que doit suivre Braddock ; tandis que ces braves harceleront les flancs de son armée par un feu de mousqueterie bien nourri, nous chargerons avec les réguliers et nos Canadiens ses têtes de colonnes. Pour peu que ces mouvements combinés réussissent, l'ennemi pourrait très bien être rejetée en désordre de l'autre côté de la Monongahéla et perdre toute envie de nous inquiéter de si tôt.

La situation était pour ainsi dire désespérée ; aussi ce plan, malgré sa hardiesse et peut-être à cause de sa hardiesse, fut-il adopté à l'unanimité ; il ne s'agissait plus que de le communiquer aux chefs Sauvages et de leur faire accueillir favorable-

ment pour s'assurer une intelligente coopération.

M. de Beaujeu les fit donc convaincre, mais dès les premières ouvertures, il lut avec peine sur leurs visages consternés, malgré l'impassibilité de leurs traits, qu'ils étaient loin de partager l'audace de son dessein.

— Eh quoi ! mon père, lui dirent-ils, tu veux donc mourir et nous sacrifier ? Les Anglais sont plus de quatre mille hommes ; nous autres nous ne sommes que huit cents, et tu veux les aller attaquer ? Tu vois bien que tu n'a pas ton esprit à toi.....

Nous te demandons jusqu'à demain pour nous déterminer.

### IV

Durant la nuit qui précéda le 9 juillet, Sir Halket, (1) qui commandait en second, obéissant sans doute à quelque sinistre pressentiment dont les hommes mêmes les plus courageux, ne peuvent pas toujours se défendre, avait recommandé, avec instances, au général Braddock, de faire battre scrupuleusement l'épaisseur de la forêt qui séparait encore l'armée Anglaise du fort Du Quesne de crainte d'une surprise ou d'une embuscade. Washington, rompu à la guerre des bois et qui n'envisageait pas sans effroi les funestes suites que pourrait avoir la témérité de son chef, avait fait aussi à différentes reprises, les mêmes représentations. Deux mois auparavant, alors que Braddock se trouvait encore campé au fort Cumberland, un jour qu'il parlait, avec une confiance sans bornes, du succès de son expédition prochaine devant le *bonhomme* Franklin, ce dernier n'avait pu s'empêcher de lui dire, avec sa franchise accoutumée : — " Sans aucun doute si votre Excellence peut arriver sans encombre jusqu'en face des murailles du fort Du Quesne avec une si belle armée et une artillerie si puissante, le fort aura beau être solide et défendu par une nombreuse garnison, il faudra qu'il se rende sous peu de jours. La seule chose que j'appréhende pour votre Excellence, c'est

(1) Sir Halket fut tué dans l'action du lendemain, ainsi que son fils.

de voir son armée inquiétée dans sa route à travers les bois par les Sauvages qui excellent à tendre des embuscades. Obligés de marcher en files étroites et formant un cordon de plus de quatre milles, vos troupes se trouveront exposées à être coupées et séparées de manière à ne pouvoir se soutenir mutuellement."

Braddock qui avait autant de mépris pour les milices américaines que pour les sauvages s'était contenté de hausser les épaules en répondant à ces paroles pour ainsi dire prophétiques :

— "Bah ! Monsieur Franklin, les Sauvages dont vous me parlez sont peut-être des adversaires bien redoutables pour vos miliciens, mais je vous assure que les troupes du Roi vont les balayer comme le vent du Nord balaie les feuilles de vos bois."

Cependant, soit que les paroles de Franklin lui fussent revenues à la mémoire, soit que les représentations et les instances de Sir Halket et de Washington eussent exercé sur son esprit une certaine impression, soit enfin que le double passage de la Monongahéla lui parût les seuls endroits dangereux de la route, Braddock, contre son habitude, prit le 9 juillet des précautions extraordinaires pour éclairer et assurer sa marche. Dès trois heures du matin, il envoya en avant le colonel Gage avec un corps d'élite, s'emparer des deux gués de la Monongahéla qu'il avait soigneusement fait reconnaître la veille. Ces troupes furent précédées d'un détachement de travailleurs pour déblayer la route et aplanir autant que possible les bancs de la rivière afin de rendre plus facile le passage de l'artillerie.

A six heures du matin le général Braddock ayant fait occuper les hauteurs voisines par divers détachements, passait heureusement avec son armée, l'artillerie et les bagages, le premier gué de la Monongahéla. Comme il continuait sa route, un aide-de-camp accourut l'informer que, conformément à ses ordres, le colonel Gage occupait les deux rives du second gué ; que le chemin était partout sûr et déblayé, et qu'il n'avait rencontré que quelques Sauvages qui s'étaient hâtés de prendre la fuite à son approche.

— "N'avais-je pas raison de le

dire à votre M. Franklin, s'écria alors gaiement le général Braddock en se penchant familièrement vers Washington qui chevauchait à ses côtés, vos Sauvages ne sont redoutables qu'aux pauvres miliciens et craignent singulièrement les soldats de Sa Majesté ? Vous allez voir que nous allons entrer ce soir, musique en tête et tambour battant, dans votre fameux fort Du Quesne, sans même tirer un coup de canon."

## V

Tandis que Braddock marchait plein de confiance vers le second gué de la Monongahéla, une scène, autrement imposante, se passait dans la grande cour du fort Du Quesne où le Vénérable Père Denys Barron, après avoir offert le Saint Sacrifice de la Messe, donnait la communion à la garnison et appelait sur ceux qui allaient combattre les bénédictions célestes et la protection du Dieu des armées.

Bientôt la grande porte du fort s'ouvrit et livra passage à M. de Beaujeu suivi de sa petite armée qui comptait 72 réguliers et 146 canadiens, non compris les officiers.

Arrivé en face de la haute du Conseil où se trouvaient réunis les chefs Sauvages, M. de Beaujeu y entra avec le capitaine de Ligneris, son beau-frère et le capitaine Dumas, et leur demanda, avec beaucoup de calme et d'un air souriant, quel était le résultat de leur longue délibération ?

Ceux-ci, qui n'étaient pas encore décidés, répondirent qu'ils ne pouvaient marcher.

Alors M. de Beaujeu, qui joignait à un caractère bon et affable beaucoup de courage, de sang froid et d'esprit, leur dit :

"Je suis déterminé à aller devant des ennemis. Quoi ! laissez-vous votre père aller seul ? Je suis sûr de les vaincre."

Comme il prononçait ces derniers mots, des Sauvages — probablement ceux qui avaient fui le matin même, devant le colonel Gage, — firent irruption dans la salle du Conseil, annonçant que l'Anglais allait passer le second gué de la Monongahéla et prendre inévitablement la route du fort qui se trouvait bordée par les

ravins où M. de Beaujeu parlait, la veille, d'embusquer ses auxiliaires.

— Vous le voyez, mes amis, s'écria aussitôt M. de Beaujeu, profitant habilement de l'indécision des Sauvages, vous le voyez les Anglais viennent d'eux-mêmes se jeter dans la gueule du lion. Ce sont de faibles moutons qui vont avoir à faire aux loups dévorant des bois. Que celui qui aime son père le suive ! Vous n'aurez qu'à vous tenir cachés dans les ravins qui longent la route, et quand vous nous entendrez frapper, frappez à votre tour. La victoire est à nous !

Il se fit alors tout d'un coup un changement dans les dispositions des Sauvages qui eurent honte de leur lâcheté. Les chefs se levant tous ensemble comme poussés par un commun ressort, entonnèrent d'une voix formidable, le chant de guerre que la foule des guerriers répéta par toute la plaine, et que les échos renvoyèrent au loin sous les voûtes sombres et sonores de la forêt.

Dès que le calme fut un peu rétabli au milieu de ces barbares qui brandissaient leurs armes en se livrant à des danses et à des contorsions étranges et poussant d'affreux hurlements, M. de Beaujeu mit à leur tête quelques-uns de ses officiers, et bientôt ces hordes féroces, assez semblables à des meutes de chiens altérés de sang, disparurent sous bois, suivies de près par les réguliers et les Canadiens.

## VI

Le général Braddock arrivé, sur les onze heures du matin, au second gué de la Monongahéla, y fut retardé pendant près de deux heures pour donner le temps aux travailleurs de niveler les deux bancs de la rivière dont la pente trop roide et abrupte ne permettait pas le passage de l'artillerie et des bagages.

Voulant utiliser ce contre-temps et ne doutant pas que l'ennemi épiait ses mouvements, Braddock ordonna à toute l'armée qui se trouvait rangée en bataille, derrière ses faisceaux, sur le bord de la rivière, de se mettre en grande tenue. Vers une heure de l'après-midi tout se trouva enfin prêt. Alors, pour



frapper de terreur et d'admiration tous ceux qui le verraient défilér, le Général Anglais donna l'ordre à ses tambours et aux fifres de battre la marche, l'armée se mit à passer majestueusement la Monongahéla.

Jamais, en effet, au dire de tous ceux qui en furent les témoins, spectacle plus magnifique et plus imposant à la fois, n'aurait pu frapper le regard étonné, au milieu de ces solitudes sauvages, séjour ordinaire d'un profond silence à peine interrompu par le cri des oiseaux ou des bêtes fauves.

Il faisait une de ces belles matinales de juillet, et le soleil, versant à pleins flots ses plus chauds rayons, couvrait d'innombrables paillettes les eaux noires de la rivière et se brisait en milliers d'éclairs sur l'acier poli des mousquets et des bayonnettes. Les habits rouges des soldats dont la blancheur des buffleries faisait encore ressortir l'écarlate; les drapeaux aux plis larges et flottants, la marche régulière et cadencée des bataillons qui semblaient plutôt se rendre à une grande revue qu'à l'assaut d'une place; les piétinements de quatre ou cinq cents chevaux traînant avec effort les lourds chariots recouverts de leurs toiles blanches et les canons encore plus lourds; les sourds béglements d'une centaine de bœufs que des virginien armés de longues gaules tâchaient de maintenir à la queue de la colonne, et par-dessus tout les fanfares tantôt guerrières, tantôt joyeuses des musiques militaires, tout contribuait à établir un contraste frappant avec la sombre et silencieuse majesté des forêts vierges qui encadraient ce tableau d'un aspect si animé et si imposant.

Après avoir passé sans encombre le second gué de la Monongahéla, l'armée anglaise ne se trouvait plus qu'à neuf milles environ du fort Du Quesne.

Pour s'y rendre, il fallait d'abord traverser une plaine longue d'un demi mille et qui, s'élevant ensuite par une pente douce, formait enfin un monticule d'une assez grande étendue se ralliant à une chaîne de collines boisées qui s'étendait jusqu'au fort Du Quesne. Une route étroite ombragée par des arbres séculaires courait à travers cette petite montagne, bordée de chaque

côté par un ravin profond. Le printemps ces ravins servaient de lit à d'impétueux torrents formés par la fonte des neiges, mais l'été et l'automne ils se trouvaient à sec, et parfaitement dissimulés sous une végétation luxuriante et un inextricable enchevêtrement de vignes sauvages, de lianes et de hautes herbes.

C'est là, c'est dans ces ravins si propres à une embuscade que, les sauvages, au nombre de cinq cents environ,—tapis derrière les broussailles ou couchés à plat ventre dans les hautes herbes,—écoutaient, l'oreille collée contre terre, le bruit grossissant des tambours et des fanfares de l'armée anglaise, n'attendant plus que le signal du combat qu'allait leur donner bientôt M. de Beaujeu.

## VII

Il pouvait être trois heures de l'après-midi quand l'armée anglaise se mit à gravir la montée dont nous avons parlé ci-dessus. Quelques sauvages servant de guides et une douzaine de cavaliers, le sabre au poing et la carabine haute, couvraient la marche. Venait ensuite l'avant-garde, sous les ordres du colonel Gage, composée de deux compagnies de grenadiers du régiment de Sir Halket et du détachement de travailleurs; sept compagnies du même régiment et six compagnies franches de la Virginie, disposées en ordre alternatif, formaient le centre où se trouvaient aussi l'artillerie. L'arrière-garde, composée en grande partie de compagnies tirées du régiment du colonel Dunbar, traînait à sa suite les bagages, les munitions de bouche et le parc de réserve. Ces trois corps d'armée, réunis en colonne et s'avancant en ordre de bataille, avaient sur leurs flancs, à droite et à gauche du chemin, des détachements de dix à vingt hommes commandés par des officiers ou des sergents et destinés à éclairer et à assurer la marche.

Cependant l'avant-garde était sur le point d'arriver au sommet de la montée quand elle fut surprise tout-à-coup par les Français et les Canadiens qui avaient gravi au pas de course le versant opposé. M.

de Beaujeu qui bondissait à leur tête, en costume de chasseur, et n'était reconnaissable qu'à son hausse-col d'officier, se hâta de les faire déployer et ouvrit aussitôt sur l'ennemi un feu des plus meurtriers.

Au même moment, de la tête à la queue de l'armée anglaise retentit un épouvantable concert de huées féroces et prolongées: c'étaient les Sauvages qui sortant de leur inaction en poussant tous à la fois leur cri de guerre, s'étaient mis à fusiller presque à bout portant et impunément les troupes de l'avant-garde, de derrière les buissons et les arbres où ils se tenaient embusqués.

Cette attaque meurtrière d'un imprévu si étrange, le bruit épouvantable causé par les clameurs furieuses des Sauvages qui semblaient remplir la forêt et qu'on n'apercevait nulle part, avaient commencé à jeter le désarroi parmi l'avant-garde, mais les officiers ranimant et excitant le courage de leurs soldats, ceux-ci redevenus immobiles comme un mur et se tenant dans le chemin, ripostaient de leur mieux à ces feux croisés et roulants qui faisaient de longues trouées dans leur rangs, quand Braddock fit avancer en toute hâte quelques pièces d'artillerie chargées à mitraille.

Dès la troisième décharge, M. de Beaujeu fut tué ainsi que le lieutenant de Carqueville qui combattait à ses côtés. Cette mort d'un chef aimé, si cruelle pour les Français et les Canadiens, fut cause que leur feu se ralentit pendant quelques moments. Déjà les Anglais, s'attendant à les voir plier, commençaient à pousser des Hurrahs victorieux, quand les Canadiens et les Français surexcités par les paroles encourageuses de M. de Ligneris et du capitaine Dumas, qui avait pris le commandement des troupes, revinrent à la charge avec une irrésistible furie, aux cris mille fois répétés de "vive le roi!" De leur côté, les Sauvages redoublant d'adresse, visaient de préférence les officiers dont plusieurs se trouvaient déjà hors de combat, parmi des monceaux de morts ou de blessés.

Sur ces entrefaites le général Braddock, dont l'arrière-garde était

encore dans la plaine, avait donné l'ordre au colonel Burton de se porter rapidement, avec les compagnies du centre, au secours de l'avant-garde. Tandis que Burton obéissant aux ordres de son chef, s'efforçait d'opérer ce mouvement, l'avant-garde lâchant pied tout-à-coup, se replia en désordre et vint jeter une confusion fatale parmi les troupes envoyées à son secours.

Bientôt les compagnies se trouvèrent tellement mêlées qu'il n'y eut plus d'évolutions ni d'entente possibles. Les soldats devenus sourds à la voix de leurs chefs et n'entendant plus qu'une épouvantable fusillade et des cris d'enfer tout le long d'une route large à peine de douze pieds—véritable défilé où ils se trouvaient acculés—commencèrent à donner des signes de terreur et de désespoir. En vain les officiers tâchaient de les rallier autour de leurs drapeaux respectifs, les malheureux ne savaient plus que charger et décharger leurs armes avec une précipitation qui tenait de la folie, tirant au hasard sur un ennemi invisible, tandis que les forces indiennes et françaises les couchaient par terre par rangs entiers.

Braddock, écumant de rage, galopait au milieu de cette foule désespérée—l'imprécation de la menace à la bouche,—traitant ses soldats et les miliciens qui fesaient le coup de feu derrière les arbres, de lâches et de misérables, tout en s'efforçant, à coups de plat d'épée, de les réformer en compagnies pour les faire donner contre les bataillons ennemis qu'il ne voyait pas lui-même.

Déjà il avait eu quatre chevaux tués sous lui. Il venait de se remettre en selle pour la cinquième fois et donnait le signal de la retraite quand un coup de feu l'étendit sur le sol, blessé à mort; une balle lui avait traversé le bras gauche et les poumons.

Deux capitaines des milices virginiennes l'enlevèrent à la hâte, quoiqu'il les suppliât de le laisser mourir sur le champ témoin de sa défaite, et l'avant placé sur le dos d'un cheval, l'entraînèrent malgré lui dans leur fuite.

Ce ne fut pas, en effet, une retraite; ce ne fut pas une déroute; ce fut une fuite éperdue, haletante,

désordonnée, presque sans exemple dans l'histoire.

Dans cette armée qui—quelques heures auparavant—marchait musique en tête, comme à un triomphe, toute trace de discipline avait disparu.

Officiers, sous-officiers et soldats, tous fuyaient pêle-mêle, dans un épouvantable désordre. La plupart avaient jeté leurs armes et leurs accoutrements; quelques-uns même, pour courir encore plus vite, s'étaient dépouillés d'une partie de leurs vêtements.

Une cinquantaine de Sauvages poursuivant ces fuyards éperdus en assommèrent plusieurs à coup de tomahawk et laissèrent une partie des autres se noyer dans la Monongahéla que l'arrière-garde avait retraversée à la hâte après avoir abandonné les bagages.

Le capitaine Umias sachant que le colonel Dunbar se trouvait à quelques lieues de l'autre côté de la Monongahéla, avec un corps de sept à huit cents réguliers, ne fit pas poursuivre l'ennemi au-delà de la rivière.

## VIII

Le vendredi, 11 juillet, Braddock arrivait mourant au camp de Dunbar avec quatre-vingt soldats ralliés par Gage, triste débris d'une armée qui paraissait invincible. Il expira le 13, qui était un dimanche, à huit heures du soir et fut enterré à la hâte, près du fort *Necessity*, au pied d'un chêne que l'on peut encore voir aujourd'hui.

D'après ses ordres, Dunbar, qui se croyait poursuivi, détruisit tous les magasins de l'armée, encloua ou enterra ses canons, fit sauter une grande quantité de bombes et jeter dans un cours d'eau cinquante mille livres de poudre, brûla 150 chariots contenant des provisions de toute espèce, ne se réservant que ce qui était absolument nécessaire pour nourrir les restes de l'armée fugitive, qu'il ramena ensuite, à marches forcées, jusqu'à Philadelphie où elle prit ses quartiers d'hiver.

Ainsi se termina cette sanglante bataille de la Monongahéla qui fit perdre aux Anglais, tant dans l'action que par leur fuite, plus de

1700 soldats. Sur 86 officiers 63 furent tués ou blessés.

Du côté des Français, il n'y eut que trois officiers de tués: M. de Beaujeu, (1) le lieutenant de Carqueville et le chevalier de la Perade.

Quatre autres officiers furent blessés: M. le Borgne et M. Hertel (2)

(1) Nous avons copié, en conservant l'ancien orthographe d'après les registres de la chapelle du fort Duquesne, l'acte d'inhumation de ces officiers, aussi bons soldats que bons chrétiens. Ces actes précieux, dont la rédaction est aussi simple qu'uniforme, valent, suivant nous, l'éloge funèbre le plus éloquent.

Sépulture de M. de BEAUJEU, commandant du fort Duquesne.

L'an mille sept cent cinquante cinq le neuf juillet a été tué au combat donné contre les Anglais et le même jour que dessus, M. Lienard Daniel, Escuyer, Sieur de Beaujeu, Capitaine d'infanterie Commandant du fort Duquesne et de l'armée, lequel étoit âgé d'environ de quarante cinq ans, ayant été en confesse et fait ses dévotions le même jour; son corps a été inhumé le douze du même mois dans le cimetière du fort Duquesne sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge à la belle Rivière et cela avec les cérémonies ordinaires par nous Prestre Recolet soussigné aumonier du Roy au susdit fort en foy de quoy avons signé,

FR. DENYS BARON, P. R.  
Aumonier.

\*\*\*

Sépulture de M. CARQUEVILLE, lieutenant dans les troupes du détachement de la marine.

L'an mille sept cent cinquante cinq le neuf de Juillet a été, tué au combat donné contre les Anglois et le même jour que dessus M. Dericherville, escuyer, Sieur de Carqueville, lieutenant dans les troupes du détachement de la marine après avoir été le même jour en confesse lequel étoit âgé d'environ de trente trois ans: son corps a été le dixième du susdit mois inhumé dans le cimetière du fort Duquesne à la belle Rivière sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge, et cela avec les cérémonies ordinaires par nous Prestre Recolet soussigné aumonier du Roy au susdit fort en foy de quoy avons signé

FR. DENYS BARON, P. R.  
Aumonier.

\*\*\*

Sépulture de M. LAPÉRADE, officier dans les troupes de l'île Royale.

L'an mille sept cent cinquante cinq le dix de Juillet est décédé au fort Duquesne sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge, M. Jean Baptiste de LaPerade escuyer Sieur de Parieux enseigna dans les troupes de l'île Royale ayant été blessé le neuf du présent mois dans le combat donné contre les Anglois après avoir reçu les Sacraments de pénitence et d'extrême onction; son corps a été inhumé dans le cimetière du même fort par nous Prestre Recolet soussigné aumonier du Roy au susdit fort en foy de quoy avons signé

FR. DENYS BARON, P. R.  
Aumonier.

(2) Sépulture de M. Joseph HERTEL, cadet dans les troupes.

L'an mille sept cent cinquante cinq le trente de Juillet est décédé au fort Duquesne sous le titre de l'Assomption de la Ste. Vierge à la belle Rivière M. Joseph Hertel, escuyer, sieur de Ste Thérèse cadet dans les troupes de la marine âgé de vingt deux ans ou environ après avoir reçu les sacrements de pénitence, Viatique et d'extrême onction, son corps a été inhumé dans le cimetière du susdit fort par nous prestre Recolet soussigné aumonier du Roy aux forts de la presqu'île et de la rivière aux bœufs et cela avec les cérémonies ordinaires et l'agrément du père Denys Baron Aumonier du Roy au susdit fort Duquesne lequel a signé avec nous

f. Lac COLLET P. R.  
Aumonier de la presqu'île et Rivière aux Bœufs  
FR. DENYS BARON P. R.  
Aumonier du fort Duquesne.



qui mourut de sa blessure, le 30 juillet, eurent tous deux le bras cassé.

M. de Bayeul reçut une balle dans la bouche qui lui sortit par la joue et M. de Montmidi fut blessé au bras dans les chairs.

Parmi les soldats et les sauvages le chiffre des morts ne dépassa pas la trentaine; il n'y eut guères plus de blessés.

Les Français firent un butin considérable; tous les équipages de l'ennemi, les vivres, l'artillerie composé de huit pièces de canon, sept mortiers et ustensiles de toute espèce, beaucoup de fusils et de munitions de guerre, la caisse militaire contenant \$100,000 et tous les papiers du général Braddock ainsi que ses plans de campagne et instructions, trois ou quatre cents chevaux et une centaine de bœufs tombèrent entre les mains du vainqueur.

Mais l'avantage le plus considérable que les Français retirèrent de leur victoire, outre la conservation de l'Ohio, fut de détacher complètement de l'alliance anglaise les tribus sauvages encore indécises et qui jusqu'alors étaient restées neutres.

A la nouvelle du désastre de Braddock elles se jetèrent sur la Virginie, la Pensylvanie et le Maryland, semant partout la désolation et la ruine. De leur côté les bandes Canadiennes et les autres nations auxiliaires ne restèrent pas inactives, et l'effroi fut tel parmi les colonies que les frontières devinrent désertes et que dans les grands centres même des prédicateurs se trouvèrent obligés de rassurer, du haut de la chaire, les habitants consternés.

## IX

Plus d'un siècle s'est coulé depuis cette mémorable bataille,—la plus glorieuse peut-être des fastes militaires de l'Amérique, si fertile pourtant en hauts faits—et les cendres du capitaine qui tomba victorieux sur les bords de la Monongahéla ne reposent pas même sous une simple pierre commémorative.

Comme si ce n'était pas assez de cet oubli injurieux envers un de nos plus beaux noms, l'histoire

attribuait à un autre, à un absent, l'honneur de l'initiative dans cette lutte disproportionnée, et faisait rejaillir sur M. de Contrecoeur une partie de la gloire qui revient toute entière à M. de Beaujeu.

Mais, enfin, la lumière s'est faite et aujourd'hui que la France et l'Angleterre, déposant leur vieille haine, ont mis leur épée et leur génie au service de la civilisation du monde, chacun de ces deux grands peuples a appris à mieux se comprendre et s'apprécier, et le jour approche où une chapelle expiatoire sera élevée, dans Pittsburg, aux mânes du héros de la Monongahéla.

Déjà la France d'aujourd'hui, commençant sa noble et grande œuvre de réparation, a fait élever un monument à La Bourdonnais, sur une terre britannique, avec l'acquiescement de son ancienne rivale. Cet hommage tardif, rendu à la mémoire d'un grand homme, honore tout à la fois les deux peuples et les deux gouvernements, et ne nous laisse aucun doute sur l'exécution prochaine du monument que l'on doit ériger à M. de Beaujeu.

Mais en attendant ne serait-ce pas, de la part de nos ministres, une œuvre tout à fait patriotique que de nommer, du nom de Beaujeu, quelqu'un de nos *townships* nouveaux?

Ne serait-ce pas aussi, chez nos édiles, faire preuve d'un sentiment élevé de la dignité nationale que de donner ce nom glorieux, ce nom vraiment historique, ce nom d'un soldat canadien enfin, aussi bon guerrier que bon chrétien, à quelqu'une de nos plus belles rues, de nos plus belles places ou à l'un de nos boulevards projetés?

Le souvenir de pareils hommes ne peut être gardé trop religieusement. N'est-il pas, en effet, une exhortation puissante et continuelle qui semble provoquer naturellement aux actions héroïques et qui, tout en nous permettant d'envisager notre origine avec un orgueil légitime, nous fait encore aimer davantage la patrie?

## X

Le vainqueur de la Monongahéla, n'est pas le seul de son nom

qui se soit illustré dans la carrière des armes.

Dans une revue mensuelle française, le *Cabinet Historique*, sous la direction de M. Louis Paris,—9<sup>me</sup> année, 5<sup>me</sup> livraison, mai 1863,—nous voyons à l'article "l'Impôt du sang ou la noblesse française sur les champs de bataille" figurer les noms suivants:

BEAUJEU (Eric de) Seigneur de Hermance, mort au siège de Tunis en 1270.

BEAUJEU et de Dombes (Edouard, sire de), maréchal de France, fut tué au combat d'Ardres en 1351.

BEAUJEU (Guichard de) chevalier, seigneur de Perreux et de Semur, en Briennois, tué à la bataille de Poitiers, en 1356.

BEAUJEU (le seigneur de) tué au siège de Montbart, qu'il assiégeait en 1590. "C'était, dit M. de Thou, un vieil officier qui depuis longtemps s'était distingué par son expérience et son habileté dans la guerre."

BEAUJEU (le sieur de) lieutenant de la compagnie des chevaux légers du duc d'Enghien, fut tué en 1638 au siège de Fontarabie.

BEAUJEU (Eugène de), commandeur de l'ordre royal et militaire de St. Louis, maréchal de camp et gouverneur des Invalides, eut le talon emporté d'un coup de canon au siège de Fribourg; il fut encore blessé en deux autres occasions, et mourut en 1730.

A ces noms illustres nous pouvons ajouter:

BEAUJEU Humbert IV, (sire de), grand connétable de France, accompagna St. Louis en Palestine. Il s'était distingué sur plusieurs champs de bataille et mourut au siège d'Amvernerbat, le 21 mai 1250. Le sire de Joinville fait le plus grand éloge de ce vaillant capitaine.

BEAUJEU (Guillaume de) seigneur de Sevens, grand-maître de l'Ordre des Templiers,—élu en 1288—fut tué à la prise d'Antioche le 18 mai 1290.

BEAUJEU (Humbert de), seigneur de la Juliane, blessé mortellement en 1308 dans les plaines de St Jean le Vieux, sous les murs du château de Varey, dont le comte de Savoie faisait le siège. Son corps fut rapporté à Villefranche, en Beaujolais, et inhumé aux Cordeliers dans le

tombeau de sa mère Eléonore de Savoie.

BEAUJEU (Robert de), seigneur de Joux sous Tarare, de St Bonnet-le-Troncy, de Clavesolle et de Collignar; tué à la bataille de Brignais, dite des tard-venus, en 1361.

BEAUJEU (Jean, Quiqueran de), chevalier de Malte, tué au siège de Lérida en 1647, était capitaine au régiment de Ste Mesme.

BEAUJEU (François Joseph, Quiqueran de), tué en Flandre le 17 avril 1676, était capitaine de dragons sous le maréchal d'Humiers.

BEAUJEU (Pierre LaChapelle de), seigneur de la Mothe Pierrefitte, du Bois, lieutenant au régiment de Berry, blessé à la défense de la redoute de la Mirandole où, avec 20 hommes, il soutint, — pendant douze heures — les attaques répétées d'un corps d'armée de 6 à 7000 hommes. — Certificat du Comte de Tessé, général des armées du roi, daté de Pignerol, le 20 juillet 1693.

BEAUJEU (Edme Louis de), général de brigade, né le 22 mai 1740, blessé plusieurs fois. On le trouve retraité après 47 ans, mois et 14 jours de services dans le tableau général des pensions sur le trésor royal, du 1<sup>er</sup> septembre 1817.

BEAUJEU (Ch. François Lienard Saveuse, comte de), chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis, accompagna La Perouse dans plusieurs expéditions, sur la recommandation de M. le comte de Vergennes, ministre secrétaire d'Etat, dont le fils avait épousé sa cousine germaine, M<sup>me</sup> Sédière de Lentilhac. Il était à bord de l'*Amazon*e faisant partie de l'escadre du comte d'Estaing, quand il fut blessé à la prise de la frégate anglaise l'*Ariel*, sur les côtes d'Amérique.

En 1781, La Pérouse se l'était attaché de nouveau en qualité d'aide-major général dans l'expédition dirigée contre les forts de la baie d'Hudson. Ce fut M. de Beaujeu qui eut l'honneur de porter au roi Louis XVI la nouvelle de la reddition de ces forts.

Il naquit à Québec le 8 novembre 1756, et était fils de sieur Louis Lienard Villemonde de Beaujeu, chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis.

Il était aussi neveu du héros de la Monongahéla.

BEAUJEU (Amedée Lienard Sa-

veuse, Vicomte de) fils du précédent, né en 1788, entra fort jeune au service dans le corps des gendarmes d'ordonnance faisant partie de la garde de Napoléon I. Il se distingua à Austerlitz, Iéna et Wagram, et fut tué au passage de la Bérésina en 1812.

PAUL STEVENS.

— 000 —

### Histoire d'un Pauvre Orphelin,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

I

Trouvé sur une froide pierre,  
Sans parents, sans feu, sans abri,  
C'est dans les bras de la misère  
Que j'ai poussé mon premier cri.  
J'ai grandi, sans que nul sourire,  
Matin ou soir, charmât mes yeux,  
Et personne ne peut me dire  
Quelle âme accepterait mes vœux.

Pauvre orphelin, ma peine amère  
N'a qu'un rêve, un rêve à l'Eternel,  
Dieu m'en a privé sur la terre,  
Du moins en aurai-je uno au Ciel ?

II

Jadis ma solitaire enfance  
N'a connu ni jeux ni plaisirs,  
Aujourd'hui mon adolescence  
Doit rester muette aux désirs.  
J'ai hâte en ma douleur profonde,  
Ces ans, que l'on trouve si courts.  
J'erre seul à travers le monde  
Et ma voix répétait toujours :

Pauvre orphelin, ma peine amère  
N'a qu'un rêve, un rêve à l'Eternel ;  
Dieu m'en a privé sur la terre,  
Du moins en aurai-je une au Ciel ?

III

Cette mère souvent pleurée,  
Peut-être, ah ! j'en pâlis d'effroi !  
C'est la femme riche et parée  
Qui passe en riant près de moi.  
Quand elle court prier au temple,  
Trainant tous les cœurs sur ses pas,  
Sous mes hautons je la contemple,  
Je sanglotte et me dis tout bas :

Pauvre orphelin, ma peine amère  
N'a qu'un rêve, un rêve à l'Eternel ;  
Dieu m'en a privé sur la terre,  
Du moins en aurai-je uno au Ciel ?

## Légendes.

LA

### CROIX-MIRACLE.

I

Nous n'étions plus qu'à quelques milles de Frohsdorf, résidence de M. le comte de Chambord et but de notre excursion. Nous avions passé à travers ce troupeau de grandes collines qu'on appelle les Alpes noriques, et le Schneeberg, monstrueux pain de sucre, enfonçait devant nous sa pointe blanche dans le bleu profond du ciel d'août.

Nous marchions avec lenteur dans un de ces vastes wagons de la compagnie impériale-royale, maintenant réformés, mais qui roulaient encore dans tout le Tyrol en 1856, semblables à des chambres d'ambulance ambulantes. Rien n'y manquait, pas même les mauvaises estampes, ni les miroirs accrochés en biseau.

Il y avait là une douzaine de voyageurs, des femmes, des enfants, un militaire prussien, un monsieur maigre de très haute taille, et un diplomate belge, chargé d'affaires du charbon de Charleroi.

Le prêtre était avec une dame et deux jeunes garçons, probablement ses élèves. Il dit, en montrant un fort beau château assis sur la croupe de la montagne :

— Voilà Sebenstein.

— À qui ? demanda la dame.

— Au prince de Liechstenstein, répondit le prêtre.

Le diplomate charbonnier haussa les épaules, et le Prussien dit avec l'accent particulièrement fatigant de la Silésie :

— C'est donc le marquis de Carabas, que cet animal-là !

De fait, nous avions déjà vu Buch, Froshnit et Wartenstein, qui ressuscitait de ses ruines : trois résidences superbes appartenant également à celui que le galant Prussien nommait "cet animal-là."

—Il fait beaucoup de bien, dit le prêtre, en s'adressant à la dame.

—Du bien ! du bien ! gronda le commis ambassadeur du charbon ; quand on a pour soi tout seul la portion de plusieurs milliers d'hommes, on ne peut pas tout manger, que diable !

—Et le Prussien ajouta :

—*Ce coquin-là* a des châteaux en Prusse comme en Autriche et partout. C'est la honte de l'Allemagne que ces fortunes absurdes, élevées comme des tours au plein milieu de la misère publique.

—La Prusse est pauvre, c'est vrai, fit observer doucement le prêtre, mais non point l'Autriche.

Le uhlan lui jeta un regard de loup. Sadowa couvrait dès ce temps-là.

La voie qui tournait nous amena en vue d'une montagne escarpée et les jeunes garçons demandèrent :

—Est-ce enfin le Semmering ?

—Oui, répondit le prêtre, voici la merveille de notre Tyrol !

Pourquoi merveille ? nous regardâmes, et nous vîmes une ligne régulièrement tournante, qui s'enroulait autour de la montagne comme un serpent sur un caducée. C'était le fameux "railway qui grimpe."

Et il grimpe si bien, en effet, qu'une pierre tombant d'une de ses stations, rebondit sur le toit de l'autre, après avoir franchi un millier de mètres en ligne verticale.

Cela fait quelque peu honte à notre illustre montée parisienne du Pecq à Saint-Germain.

Le prêtre nous dit que ce prodigieux travail qui élève les wagons à une demi-lieue au-dessus du niveau de la mer, en traversant tant de viaducs et en fouillant tant de tunnels, n'avait coûté que 15 millions de florins.—A peine une année de revenus de cet ogre de prince de Liechtenstein ! fit observer le Belge.

Justement un des jeunes garçons s'écriait :

—Ah ! le beau château blanc ! Voyez !

—Et le prêtre répondait :

—C'est Klamm, que M. le prince de Liechtenstein vient de faire rebâtir.

Le train ralentissait sa marche, parce qu'on arrivait à une station, et le monsieur de haute taille dont

nous n'avons eu jusqu'ici rien à dire parce qu'il n'avait pas encore prononcé une parole, faisait ses préparatifs pour descendre. Mais il se trouva que la vue de ce château de Klamm, tout neuf, et tout magnifique avait mis le comble à l'exaspération du commis voyageur des charbonnages et de son ami le uhlan. Du même cœur et à l'unisson, tous deux se répandirent en véritables invectives contre le pauvre millionnaire absent. On n'entendait que ce nom Liechtenstein, Liechtenstein, accolé aux épithètes les plus furibondes. A voir la colère de nos deux compagnons on aurait cru que cet *animal-là*, ce *coquin-là*, ce *vampire-là* avait volé tous ses millions dans leurs poches.

Quand le train s'arrêta, le monsieur de haute taille, qui les avait écoutés paisiblement leur dit en ouvrant la portière.

—Mes amis, je suis le prince de Liechtenstein, et je vous salue.

Ce fut un curieux coup de théâtre. Le Prussien s'aplatit tout net, comme une crêpe, et le commis voyageur devint plus rouge qu'un coquelicot. Nous sûmes plus tard que cet *animal-là* était colonel "propriétaire" du régiment de notre uhlan et qu'il possédait trente-quatre parts sur cinquante du charbonnage qui payait des appointements fixes à notre commis voyageur.

Vous pensez bien que le colonel ne se vengea point, ni l'actionnaire non plus

## II

Ce prince de Liechtenstein, que je devais retrouver à quelques jours de là, était vraiment il faut l'avouer, un mortel pourvu de toutes choses un peu trop abondamment. Il avait cinq pieds onze pouces sans semelles, trente cinq millions de revenus, quarante et un châteaux, quatre régiments, vingt-huit hôtels ou palais dans les diverses capitales allemandes et italiennes, treize musées, dix-sept bibliothèques, ouvertes au public, neuf pinacothèques, cinq glyptothèques, cent trois collections, ou galeries ou "cabinets", et neuf filles à marier, presque de sa taille.

J'espère que ces demoiselles sont pourvues depuis le temps. Elles n'étaient pas sans dot.

Nous montions, cependant, la rampe tournante du Semmering.

Je ne saurais dire lequel du uhlan ou de l'ambassadeur en poussier de houille faisait le mieux le mort. Quand nous sortîmes du premier tunnel, tout le monde, excepté eux, poussa un cri d'admiration à la vue du merveilleux paysage qui se déroulait sous nos regards. Les petites Alpes nous entouraient comme une cohue de montagnes, entre lesquelles les vallées verdissaient, marquées chacune par quelque mince ruban d'argent dont les méandres luisaient au soleil.

—Ici ! dit le prêtre continuant une conversation commencée : la voilà !

—Et c'est le *Wunder Kreutz* ? demanda l'aîné des jeunes garçons.

Le précepteur désignait du doigt une roche en forme de table qui surplombait l'abîme à gauche de notre route au plus haut sommet du Silberberg, juste au-dessus du ruisseau de Kaunitz, arrondissant son cours au pied de la petite église. Sur la roche était une croix que la distance faisait paraître comme un jouet d'enfant. Le prêtre répondit, traduisant en français le nom allemand *Wunder Kreutz* :

—Oui c'est la Croix-Miracle.

—Père, dit la dame, je vous prie, racontez-nous l'histoire.

Chacun se mit à écouter, excepté toujours le charbonnage belge et la cavalerie prussienne. Il n'y eut pas jusqu'à une chère belle petite fille, dormant dans le giron de sa mère, qui n'ouvrit tout à coup ses grands yeux bleus à l'annonce de "l'histoire."

Ce précepteur autrichien avait le bon sourire qu'il faut pour accompagner les naïfs récits.

—A vos ordres, dit-il ; ce ne sera pas long. Et il commença du ton que l'on prend pour débiter les légendes consacrées :

En ce temps-là, il y avait encore des chamois dans la montagne, et les chemins de fer n'étaient pas inventés. Les princes de Liechtenstein avaient un grand château sur la Schwattza, qui défendait le village et l'église. Il fut brûlé dans je ne sais plus quelle guerre.

Voilà donc qu'une fois Guntz, le

chasseur, vint dans la cabane d'une vieille femme qui demeurait au pied du Silberberg (1) avec une fillette qu'elle avait et qui se nommait Efflam.

Guntz était bien pauvre. Il ne pouvait plus courir le chamois à cause de la fièvre d'automne, qui faisait trembler ses jarrets.

Comme il avait faim, il demanda du pain, et la vieille lui répondit :

—Garçon, je n'ai plus que la part d'Efflam, ma fillette, qui va revenir des champs, où elle garde les brebis d'autrui.

Sur la porte ouverte une douce voix s'éleva qui dit :

—Mère me voici revenue.

Et la fillette Efflam entra, vêtue bien pauvrement, mais couronnée de sa chevelure d'or, plus riche que le diadème des reines.

Elle traversa la chambre pour prendre son pain, et, l'ayant rompu elle en présenta moitié au chasseur en disant :

—C'est de bon cœur.

Guntz avant d'accepter le pain, effleura de ses lèvres la main qui le lui tendait. Et, malade qu'il était, il gravit la montagne en disant à Dieu :

—Seigneur, faites-moi gagner de quoi payer ce pain du bon cœur.

Pour la première fois depuis bien longtemps, sa chasse fut heureuse ; il apporta un chamois sur ses épaules, le vendit et en mit le prix dans un bouquet d'herbe de baume qu'il offrit à la vieille femme en disant :

—Mère, je n'ose parler à l'enfant Efflam, qui a sur le front l'aurole des saintes ; mais Dieu m'inspire la pensée de vous la demander pour femme, et ainsi vous aurez un fils.

Ils furent mariés, Efflam et Guntz, à l'église de Kaunitz par le bon curé qui les avait vus naître lui comme elle, et les voilà heureux.

Ils s'aimaient de toute la pureté de leurs âmes.

### III

Guntz avait recouvré sa force. Lui tout seul, il nourrissait avec le produit de sa chasse sa vieille mère, sa jeune femme et le bon curé de Kaunitz, qui n'avait plus rien pour vivre depuis que la guerre avait

incendié le château des princes et ruiné les maisons des labourers.

Que la pitié de Dieu vous préserve de la guerre !

Cependant les gens s'en allaient du pays l'un après l'autre. On ne voyait plus de troupeaux dans la prairie où les soldats faisaient de grands feux avec les arbres coupés. Bientôt les soldats s'en allèrent aussi, parce qu'ils avaient mis la terre à nu comme un passage de sauterelles.

Et la vieille mère d'Efflam mourut à force de pleurer.

Alors Guntz dit :

—Allons au loin chercher des champs qui n'auront point été dévorés par la guerre.

Efflam voulait bien ; mais le curé refusa d'aller, en disant :

—Quand mes enfants reviendront, il faut qu'ils retrouvent leur père.

Et Efflam dit à Guntz :

—Ne le quittons pas ; que ferait-il tout seul ?

Le dimanche, depuis qu'on avait mis la vieille mère dans son cercueil, ils n'étaient plus que trois dans la petite église, qui semblait grande : le prêtre pour dire la messe, Guntz et son Efflam pour l'entendre.

A la sainte communion, Efflam et Guntz venaient s'agenouiller ensemble, et quand ils avaient regagné leur place, le père leur faisait un sermon plein de larmes, que leurs larmes écoutaient.

Un dimanche, Guntz vint à la messe tout seul, et tout seul s'agenouilla devant la table sainte. La maladie lente avait pris Efflam, qui n'avait plus la force d'aller à l'église.

Et le dimanche suivant personne ne vint. Le curé dit sa messe comme à l'ordinaire pour la double rangée des bancs vides qui le regardaient sans yeux et dont le silence lui parlait. Avec le vin et l'eau mêlés dans le calice il buvait ses pleurs ; mais il disait :

—Seigneur mon Dieu, que votre volonté soit bénie !

Après la messe, au lieu de prononcer son prône, il prit le saint Ciboire dans le tabernacle et l'emporta hors de l'église jusqu'à la cabane de Guntz, où Efflam se mourait belle et douce, et de ses deux petites mains pâles serrait le crucifix contre sa poitrine.

Le curé savait bien pourquoi personne n'avait assisté à la messe ; mais il pensait trouver Guntz agenouillé auprès d'Efflam. Efflam était seule ; où donc était Guntz ?

Ce fut Efflam qui lui dit, en s'efforçant de sourire :

—Père, au sommet du Silberberg, Guntz a trouvé une chevrette de chamois qui a son petit. J'ai eu envie de son lait, et Guntz est parti avant le jour pour la traire.

C'était vrai, et à l'heure où le bon Dieu venait chercher Efflam dans la cabane, Guntz poursuivait la chevrette, sur la haute cime du mont.

—N'aie crainte, disait-il à la chevrette, sans savoir peut-être qu'il parlait, je n'en veux ni à ta vie ni à celle de ton petit. Plus jamais ne tueraï moi que la mort menace dans la plus douce moitié de mon cœur. Donne-moi seulement une goutte de ton lait pour celle qui était toute ma joie ici-bas.

Et il ajoutait, les yeux au ciel :

—O Dieu Jésus ! ô Vierge Mère ! ne me laissez pas, je vous en prie, dans la maison où elle ne sera plus. Faites que nous nous en allions ensemble, l'hostie sur les lèvres, pour nous retrouver dans le bonheur qui jamais ne finit.

### IV

On ne peut regarder à la fois la terre et le ciel, Guntz courait sur le haut cime de la montagne où se trouve maintenant une croix de granit noir. Il y avait de la neige fondue qui s'y était durcie à la gelée du matin. Au moment où Guntz allait atteindre la chevrette, elle fit un bond et le pied de Guntz glissa.

Guntz emporté par son élan, tomba en dehors de la table du fatal roc et s'y accrocha des deux mains, suspendu au-dessus du précipice.

Tout de suite, il se sentit perdu ; placé comme il l'était, il pouvait voir, rien qu'en abaissant son regard dans la vallée, la flèche de la petite église, et la croisée ouverte de sa cabane.

—Jésus ! pensa-t-il, vous m'avez entendu, je vais m'en aller le premier, merci ; mais l'hostie, mon

(1) Le Mont d'Argent.

Dieu, le pain de mon voyage, qui me l'apportera jusqu'ici ?...

En bas, le curé avait tout préparé pour la dernière communion d'Efflam, malgré l'absence de Guntz, car le saint corps de Jésus ne saurait être retenu sans nécessité hors de son tabernacle.

Quand les oraisons furent achevées, Efflam, avec le sourire d'un ange, entr'ouvrit la pâleur de ses lèvres et reçut le divin viatique ; mais à ce moment même elle leva les yeux vers le sommet du Silberberg, ou la pensée de Guntz attirait malgré elle son regard. Elle poussa un grand cri.

La montagne d'argent resplendissait aux rayons du soleil levant, et sur la radieuse blancheur de ce fond une silhouette noire se détachait : car, si Guntz voyait la cabane, la cabane aussi le voyait.

Efflam se dressa sur son lit dans un suprême effort et leva vers Dieu ses mains déjà glacées.

—Sauveur ! ô Sauveur ! dit-elle, il va mourir sans moi, il va mourir sans vous ! Je vous ai en moi et il ne vous a pas en lui ! Sauveur, divin sauveur, allez à lui, comme vous êtes venu à moi !

## V

Le bon curé s'élança sur ces mots en dehors du logis, car il avait enfin regardé en l'air et mesuré le danger où était Guntz, suspendu au roc qui surplombait la vallée.

Il n'aurait certes pas eu le temps ni la vingtième partie du temps qu'il fallait pour gravir la montagne ; c'était à un instinct irrésistible qu'il cédait en courant dehors le logis ; mais, dans le mouvement qu'il fit, une hostie s'échappa du saint Ciboire. Efflam vit cela.

—Gloire au Père ! Gloire au Fils ! Gloire au Saint-Esprit ! dit-elle avec une fervente allégresse.

Au contraire, le bon curé était consterné ; il cherchait l'hostie à terre et n'avait garde de l'y trouver. L'hostie ne descendait pas, elle montait : Dieu allait ou le cœur d'Efflam l'envoyait, ou le cœur de Guntz l'appelait.

L'hostie s'envolait, soulevée par un vent mystérieux ; elle plana dans l'air, divin flocon d'amour qui voltigeait vers le ciel.

—Nous te louons, ô Dieu ! dit le curé en suivant enfin du regard la spirale tracée par la blanche étoile : *Te Deum laudamus !*

—Seigneur, nous te confessons ! murmura la petite Efflam, en retombant sur sa couche, morte de joie.

Et là-haut, tout là-haut, Guntz s'écria, en ouvrant sa bouche au pain des anges :

—L'univers entier te vénère, ô Père de l'Éternité !

Les deux mains de Guntz se détendirent, et il tomba au fond du précipice. Le vénérable curé le trouva couché au pied de la falaise comme quelqu'un qui se serait doucement endormi sur l'herbe.

Le curé l'emporta dans ses bras et ne creusa qu'une fosse pour ses deux enfants bien-aimés. Ce fut lui qui, de ses propres mains, érigea la croix de granit noir qu'on appelle encore dans la montagne tyrolienne le *Wunder-Kreuz*, ce qui signifie LA CROIX DU MIRACLE.

Le percepteur se tut. Charleroi et Berlin dormaient. Les autres retenaient leur souffle. Dans le silence, nous entendimes la petite fille qui disait :

—Mère, l'hostie avait donc des ailes ?

Et la mère, dans un baiser, répondit tout bas :

—Peut-être que l'ange invisible la portait....

A Frohsdorf, le lendemain, nous retrouvâmes M. le prince de Liechtenstein, et nous pûmes voir combien un prince allemand, mesurant cinq pieds onze pouces de haut et pesant 35 millions de rentes, est mince chose auprès du roi de France dans la gloire de son malheur.

PAUL FÉVAL.

—————  
Pensées et Maximes.

—  
L'ingratitude a plus de mémoire qu'on ne croit : c'est en mémoire du bienfait qu'elle hait le bienfaiteur

\*\*\*

Il en est des vertus d'emprunt comme des dents postiches : elles vous embellissent, mais elles vous gênent, et une secousse les fait tomber.

## Biographie.

Mgr JOSEPH-DAVID DEZIEL,

Camerier Secret de S. S. LEON XIII

ET

CURÉ DE N. D. DE LÉVIS

—  
Ce vénérable prêtre, qui n'a cessé d'être le soutien de notre publication depuis sa fondation, et qui nous a tant aidé de ses conseils, vient de descendre dans la tombe.

La perte de cet homme éminent, dont la longue carrière a été remplie des fruits les plus abondants manifestés par des œuvres importantes et glorieuses, sera vivement sentie par la population de la ville de Lévis, dont il est pour ainsi dire le fondateur.

Nous nous empressons de publier les quelques notes biographiques qui suivent, dues à la plume de l'un des paroissiens du regretté défunt, qui nous fait apprécier, quoique très brièvement, le mérite et le dévouement de ce vénéré prêtre, qui a laissé dans la jeune ville de Lévis plusieurs monuments impérissables qui célébreront longtemps sa mémoire.

Nous laissons la parole à M. Roy, l'auteur de cette biographie.

## I

Toute la population de Lévis est dans le deuil.

Mgr Déziel, celui qui fut son premier pasteur et qui présida à ses destinées depuis près d'un demi-siècle, vient de mourir.

Depuis assez longtemps déjà, l'opiniâtre maladie qui le minait nous avait fait présager ce malheur. Ni son tempérament fort, ni sa courageuse énergie n'ont pu triompher de la mort. Quand Dieu nous enlève l'espérance, il nous laisse la résignation.

C'est dans l'après-midi du dimanche, 25 juin dernier, à quatre heures et dix minutes, que Mgr Déziel a

rendu son âme à Dieu, entouré de ses prêtres, des sœurs, des pauvres, en son presbytère, au milieu de ses paroissiens de Lévis, qu'il a tant aimés, si généreusement servis et si grandement édifiés.

Celui qui mena une vie si laborieuse, a eu une mort tranquille, sans agonie ; il a passé comme un enfant ; il s'est éteint lentement, sans secousse comme une lampe qui manque d'huile.

Mgr Déziel était âgé de 76 ans et un mois.

Celui dont nous déplorons la perte n'a pas besoin de nos discours pour glorifier sa mémoire car il parle lui-même assez haut, par les œuvres qu'il laisse après lui. Mais qu'il nous soit permis de laisser tomber une parole sur cette tombe qui s'en va se fermer, comme l'expression de nos regrets et de notre reconnaissance : faible, mais sincère témoignage de notre vénération et de notre gratitude envers un prêtre qui a si bien mérité de l'Eglise et de la Patrie.

Mgr Joseph-David Déziel naquit à Maskinongé, district de Trois-Rivières, en 1806, le 21 de mai.

Son père s'appelait Gabriel Déziel ; sa mère, Marie Champoux.

Il fit ses études au collège de Nicolet, où il entra à l'âge de 13 ans. C'est là qu'il connut le regretté Mgr Cazeau, et l'intime amitié d'enfance contractée alors, s'est continuée pendant cinquante-huit ans.

En 1830, le 5 de septembre, ordonné prêtre par Mgr Signay, il commençait de suite sa carrière sacerdotale comme vicaire à la Rivière-du-Loup (en haut). De 1831 à 1837, il passa successivement vicaire à Gentilly et à Maskinongé, puis la cure de St-Patrice de la Rivière-du-Loup (maintenant Fraserville), lui fut confiée.

La rébellion de 1837-38 le trouva curé à St-Pierre les Becquets.

On dit souvent que ce sont les circonstances qui font les hommes, mais, comme c'est Dieu qui fait les circonstances, c'est lui qui trouve les hommes pour les surmonter.

Il est remarquable que chaque fois que la vie d'un peuple est tourmentée, les événements finissent toujours par se disposer comme d'instruments dociles que Dieu fait plier sans murmure à ses souve-

raines volontés. Sous ses mains, les éléments de la matière prennent toutes les formes. Tantôt c'est un homme qu'il prend dans la lie du peuple ou sur les marches du trône pour lui faire exécuter ses commandements, tantôt c'est une génération d'êtres privilégiés qu'il façonne comme une cire maniable et ductile.

On pourrait croire parfois qu'il crée des époques difficiles tout exprès pour aguerir ses ministres encore jeunes et leur surmonter aisément les obstacles qu'ils pourront rencontrer plus tard.

Les souvenirs de 1837 sont encore vivaces. Ce mouvement insurrectionnel, pour ne pas avoir été général, eût cependant un profond retentissement dans l'esprit de nos populations. Les idées de liberté que l'on défendait si éloquemment de l'autre côté des mers avaient de l'écho chez un peuple jeune, plein de vigueur et opprimé.

Quoique la paroisse de St-Pierre les Becquets ne fût pas située dans le rayon des districts soulevés, il n'y a pas de doute que là, comme ailleurs, l'esprit des populations avait une tendance à la rébellion. C'est là où Mgr Déziel, dût subir le premier choc de sa carrière de prêtre.

Il est remarquable de voir que la décade qui s'étend de 1830 à 1840 ait produit des prêtres au caractère fortement trempé, des hommes énergiques, pleins de zèle ne reculant devant aucun obstacle et remarquables à plus d'un titre. Nous n'avons qu'à citer au hasard de la plume, des noms comme Mgr Cazeau, M. Proulx, l'apôtre de la Beauce, M. Hébert, le défricheur au lac St-Jean, MM. Forgues, Poiré, Auclair, Lemoine, et Pilote. Mgr Déziel était de cette génération.

Lui aussi, était au nombre de ces prêtres dévoués qui n'écoutèrent que leur charité pour secourir les cholériques de 1832.

Hélas ! ils s'éclaircissent les rangs de ces hommes d'autrefois ! Les vétérans du sanctuaire s'en vont, s'écriait un jour un écrivain, qui lui aussi, hélas ! est disparu avant d'avoir donné toute la mesure de ses talents.

Ces aînés s'en vont successivement. Hommes d'un autre temps, traditions vivantes, ils ont des successeurs. Mais qui peut avoir

sur la génération déjà même l'heureux prestige de la vieillesse !

## II

Mgr Déziel a consacré trente-neuf années de sa laborieuse carrière à Lévis, de 1843 à 1882. Neuf ans, il a été curé de Saint-Joseph de Lévis (1843 à 1852). Trente ans il occupa la cure de Notre-Dame de la Victoire—la ville de Lévis.

Raconter sa vie pendant ces trente-neuf années, ce serait raconter l'histoire de Lévis, red.ve les luttes et les obstacles, les espérances et les découragements, ce serait suivre toute une génération qu'il a guidé, comme par la main, depuis les premiers pas.

On se plait à espérer toujours, mais la mort a de douloureuses surprises. Nous n'avons le temps que de crayonner à larges traits une esquisse bien incomplète. Il faut espérer pourtant que de si beaux souvenirs ne seront pas laissés épars ça et là, en proie à l'oubli et au temps.

La génération qui s'élève salue avec orgueil Mgr Déziel comme le véritable fondateur de la ville de Lévis. Homme d'un coup d'œil sûr, c'est lui qui devina, il y a trente ans, l'importance que prendrait ces falaises désertes et ces grèves solitaires.

“ Un jour la vieille cité de Champlain vit avec étonnement se dresser, au niveau de son promontoire, un superbe édifice, surmonter d'un clocher et d'une croix. C'était une église, mais au milieu de la solitude qui l'entourait, on cherchait en vain les fidèles qu'elle devait abriter. Peu à peu cependant, et par enchantement, on vit sortir de cette solitude toute une famille qui se groupa à son ombre et sous son aile, on lui vit arriver de tous côtés, comme à cette Jérusalem figurative dont l'admirable fécondité étonnait le prophète *des enfants qu'en son sein elle n'avait point portés*. Et de ce groupe hétérogène d'enfants qui n'avaient connu ni le même berceau ni la même mère, se forma une seule famille unie de cœurs, d'aspirations et de sentiments.

Voici toute une génération à former, à instruire et à éclairer. Il faut que Dieu souffle à un homme le génie des grandes œuvres et l'esprit des illustres fondateurs dont



les noms brillent aux pages glorieuses de notre histoire : il devra, uni la rapidité de conception à la sûreté d'exécution, il devra être à la fois inspirateur, créateur et continuateur ; car ici naître, développer et grandir doit être l'œuvre d'un même jour. Et voilà que le souffle qui avait fait surgir le temple et peuplé la solitude, couvre ses hauteurs de superbes monuments où la jeunesse cherche un asile pour protéger son innocence, où la science coulant de sa source divine, féconde les esprits, où la charité, fille du ciel, descend d'en haut, pour secourir et consoler.

“ Et pendant ce temps-là, sous la même impulsion, le développement matériel marche de pair avec le progrès intellectuel et moral. L'industrie naît et prospère, de nouveaux débouchés s'ouvrent au commerce et les relations extérieures se multiplient, répandant aussi le bien-être dans toutes les classes, comme pour montrer que l'exploitation des ressources de la nature, l'agrandissement des cités, l'industrie laborieuse et féconde de l'homme, entrent dans les desseins de Dieu et l'action de sa divine providence

“ Mais bientôt l'étroite enceinte déborde : la jeune épouse devenue mère ne suffit plus à abriter sous ses ailes tous ses enfants. Et c'est alors qu'elle voit s'élever à ses côtés, née de son souffle et de son amour, une fille belle comme elle, et riche comme elle de fécondité, d'espérance et d'avenir.

“ Ce clocher dont la flèche dominait fièrement les hauteurs solitaires de Notre-Dame compte à peine trente ans d'existence, et déjà la vieille cité peut voir se dresser devant elle une rivale redoutable, qui a droit à sa part d'héritage et la réclame, à qui elle sera forcée de céder bientôt la moitié de son patrimoine séculaire.

“ Voilà l'histoire d'une génération. Voilà l'œuvre d'un sacerdoce.”

### III

Où, voilà l'œuvre d'un pauvre prêtre. Les incrédules ont beau dire, il n'y a que la religion qui puisse grouper les populations, créer des paroisses et des villes. Donnez à nos populations des Hébert et des Racine, aussitôt les vastes solitudes du lac St-Jean se peuplent, les

cantons de l'Est se colonisent. Qu'au milieu des grands bois apparaisse tout-à-coup un clocher, on vient se grouper autour, à l'ombre de la croix et sous la houlette du pasteur. Qu'on donne un Déziel aux falaises de Lévis et dans vingt ans une ville de 10,000 âmes s'élève. Qu'on lise l'histoire.

Un jour, en 1818, un puissant du jour, un favorisé de la fortune, Sir John Caldwell, alors seigneur du Lauzon, charmé du site pittoresque de Lévis voulut y fonder une ville. Il fit tracer des rues, divisa la terre déserte en lots à bâtir, et appela sa création du nom pompeux de *Ville d'Aubigny*, en l'honneur du duc de Richmond, alors gouverneur du Canada. Sur les hauteurs où les américains élevèrent autrefois leurs batteries il fit construire une église.

Quatorze ans après, Bouchette, décrivant cette ville d'Aubigny, disait : Elle contient de 40 à 50 maisons occupées principalement en été.

Le puissant Caldwell et ses missions sont disparus. La ville d'Aubigny est passée dans la légende. Ce qui demeure, c'est la création de Mgr Déziel : la ville de Lévis. Ce qui brille au soleil, c'est le clocher de Notre-Dame. Ce qui a remplacé les vieilles redoutes de l'ennemi, ce sont trois imposants édifices : Un collège, un couvent, un hospice.

Qui redira les sacrifices, les inquiétudes, que ces œuvres ont coûté ?

Oh ! la délicieuse histoire il ferait, celui qui pourrait recueillir tous les détails, toutes les intimités de ces fondations de couvents et de collèges dans nos paroisses.

Progrès implique sacrifice. Pour qu'une œuvre soit grande et belle, il faut qu'elle ait des commencements difficiles. Pour qu'un homme soit grand et fort, il lui faut passer par le creuset des souffrances. Pour que le fer soit dur et tenace, il faut qu'il soit battu et qu'il rougissoit au feu.

Perdus au milieu des campagnes, sans ressources, que d'obstacles ils ont eu à rencontrer ces prêtres dévoués qui dotèrent leur pays de si belles institutions ! Les Painchaud, les Crevier, les Déziel, ont bien mérité de la patrie.

La cause de l'éducation a eu de

vallants défenseurs dans notre province. Quand on remonte le cours du temps, quand on contemple nos pénibles commencements et les progrès réalisés, on peut s'étonner à bon droit.

L'action de Mgr Déziel ne s'est pas bornée à diriger les intérêts religieux de ses paroissiens, il a pris en mains leurs intérêts matériels et intellectuels. Doué d'une perspicacité très-vive, possédant une grande connaissance des hommes, il avait sa place et sa voix partout.

Quand il y a eu des crises à traverser, des intérêts à soigner, des progrès légitimes à réaliser, il était là.

### IV

Il est permis de se demander ce que Mgr Déziel eût fait dans le monde. Homme aux goûts calmes, plein d'abnégation de lui-même, étranger à tous les calculs des intérêts humains, il est difficile de supposer un caractère plus incomplet pour parvenir. Et, cependant, on ne peut douter que son énergie, et ses talents de fine diplomatie, l'eussent conduit aux premières places. Mais, pourquoi se demander le rôle qu'il aurait pu jouer dans le monde quand le sien a été si bien rempli ?

N'aurait-il pas été regrettable de voir l'Eglise perdre un prêtre comme celui-là ? Peut-on concevoir un homme aussi rempli de l'esprit ecclésiastique, aussi dévoué, aussi charitable ? Il n'a pas été et il ne devait pas être autre chose que prêtre.

Mgr Déziel possédait à un haut degré la confiance de ses supérieurs ecclésiastiques. Que de fois n'a-t-il pas été appelé pour trancher des difficultés dans les paroisses ? Que de fois ce digne ecclésiastique n'a-t-il pas siégé comme théologien dans les conciles provinciaux ?

Le 16 février dernier, Sa Grandeur Mgr Taschereau, qui lui portaient beaucoup d'estime, le nomma assesseur au tribunal d'Officialité établi en vertu du 6ème concile provincial de Québec.

Fonder une ville, créer la vie et l'activité, là où régnait autrefois la solitude ; faire marcher de pair les progrès religieux, intellectuels et matériels ; tenir d'une main ferme



les rênes, de prévoir les difficultés de l'avenir ; secourir les pauvres et les affligés ; trouver des ressources à tout et pour tout ; vivre pendant cinquante années d'une laborieuse carrière, toujours au poste, sans faiblir jamais ; voilà ce que Mgr Déziel a fait.

Tant de travaux, tant de mérites ne devaient pas rester sans récompense. Le 25 de mars 1880, Sa Sainteté Léon XIII le nommait camérier secret surnuméraire, à l'occasion de ses noces d'or.

On se rappelle les fêtes solennelles qui eurent lieu, dans le temps, à Lévis. De toutes les parties du pays, les évêques, les prêtres accoururent pour rendre hommage au vénéré pasteur. Qui redira la joie de l'allégresse de ces jours remarquables ! Une pareille ovation ressemblait plutôt à l'arrivée d'un homme d'état ou d'un guerrier renommé.

Hélas ! qui aurait pensé alors que ce digne prêtre serait enlevé sitôt à l'affection et à l'estime de tous. Deux ans à peine se sont écoulés. Aux acclamations, aux chants d'allégresse ont succédé les pleurs et le deuil.

Le fondateur de si nombreuses œuvres, le père des pauvres, n'est plus.

Jusqu'à la fin, il est resté au travail. Ce n'est que petit à petit, pied par pied, qu'il a cédé à la maladie. Cet homme qui avait surmonté tant d'obstacles, qui avait résisté à tant de luttes, croyait qu'il pouvait faire reculer la mort.

Il aurait pu vivre encore de longues années — Dieu nous l'a enlevé. Sa dernière pensée a été pour Dieu et ses paroissiens. Il est mort en pressant le crucifix sur ses lèvres, en essayant de soulever sa main encore une fois pour nous bénir.

Pleurez, pauvres orphelins qu'il aimait tant ; pleurez, saintes femmes du cloître qu'il a si longtemps protégées ; pleurez jeunes gens à qui il a ouvert le livre de la science ; pleurez citoyens qu'il a conduit comme par la main depuis quarante ans.

Que la ville de Lévis soit dans le deuil ; elle vient de perdre son fondateur et son plus illustre citoyen.

J.-E. Roy.

## Bibliographie.

La **Compagnie de Jésus** jugée par l'Eglise universelle, par M. de Badts de Cugnac.—Beau volume publié à Lille, chez Deselée et Cie. Prix 2 francs.

La question des jésuites, qui intéresse également tous les instituts religieux et le catholicisme lui-même, n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour.

Déjà nous avons recommandé divers travaux de M. de Badts de Cugnac, notamment un écrit sur l'*Expulsion des jésuites*. Aujourd'hui, nous signalons un nouveau travail du même auteur, publié sous le titre de : *La Compagnie de Jésus jugée par l'Eglise universelle*.

Cet important ouvrage a pour but de réfuter définitivement le sophisme des orateurs ou écrivains radicaux qui consiste à séparer la cause des jésuites de celle de l'Eglise en représentant ces religieux comme les oppresseurs des Pontifes, des évêques et du clergé.

A l'aide de témoignages et de faits nombreux et bien choisis, l'auteur n'a pas de peine à démontrer tout ce que cette thèse des ennemis des jésuites a de faux et d'absurde. Il établit avec évidence l'étroite solidarité qui unit l'Eglise aux congrégations religieuses, solidarité si intime que l'on ne peut frapper les jésuites sans blesser l'Eglise elle-même.

Dans la première partie de son livre, M. de Badts de Cugnac prouve, par des extraits authentiques des bulles, brefs et autres documents pontificaux, que tous les Papes sans exception ont professé pour la compagnie de Jésus une estime singulière. Nous disons *tous les papes sans exception*, car l'écrivain démontre que Clément XIV lui-même, avant d'être contraint par le jansénisme et le philosophisme coalisés de frapper la compagnie de Jésus, lui avait prodigué des témoignages non équivoques de sa bienveillance.

Dans la seconde partie, l'auteur fait passer sous nos yeux l'imposante série des saints personnages qui ont illustré les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

Tour à tour, les saints de tous les pays, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, de la Pologne et surtout de notre France, viennent affirmer leurs tourments d'estime et d'admiration pour les enfants d'Ignace de Loyola.

Après avoir entendu la voix des François de Sales, des Vincent de Paul, des Louis de Blois, des Pierre Fournier, des Thérèse, des Marie de l'Incarnation, des Marguerite Marie et de cent autres, unie à celle des trente deux papes qui ont gouverné l'Eglise depuis Paul III, on ne peut s'empêcher de prendre en pitié les misérables efforts des Ferry, des Paul Bert, des Deschanel et autres misérables sophistes pour étouffer le concert unanime d'éloges qui s'élève du sein de l'Eglise en faveur de l'illustre Compagnie de Jésus.

La troisième partie est consacrée aux témoignages de l'épiscopat, du clergé et des ordres religieux. Elle complète et couronne parfaitement l'intéressant ouvrage dont nous ne pouvons donner ici qu'une rapide et sèche analyse.

L'auteur cite tour à tour les assemblées du clergé de France, l'opinion de l'épiscopat espagnol, italien, allemand, des congrégations de cardinaux, de nombreux témoignages des évêques de France à toutes les époques, et notamment à l'occasion des projets de loi Ferry.

Le livre de M. de Badts de Cugnac n'est pas seulement un magnifique monument élevé à la gloire de la Compagnie de Jésus, c'est surtout un précieux arsenal où les écrivains et orateurs dévoués à la défense des grands intérêts catholiques trouveront des armes nombreuses et bien trempées pour les luttes que l'avenir nous prépare. Utile aux amis, ce livre peut et doit servir même aux adversaires de bonne foi qui, trop nombreux encore de nos jours, ne restent dans le camp de l'erreur que faute d'être suffisamment éclairés. La lecture du travail que nous recommandons leur ouvrira les yeux, et ils comprendront qu'il n'est plus possible de se dire catholique et de rester hostile à la Compagnie de Jésus.

Le **Martyr d'un Père**, par Rioul de Navary. Un volume in-12 broché. Prix 50 centims. En vente chez MM. J. B. Rolland, Fils, Montréal.

Encore un beau livre, mieux que cela, encore une bonne action au compte de l'auteur de tant de récits variés et charmants, toujours empreints d'une si haute moralité et d'une tendance de plus en plus philosophique et pratique.

Nous recommandons à nos lecteurs de se procurer cet intéressant drame de la vie réelle, dont les données sont prises dans le vif des choses de l'humanité et de la famille. Dans ces pages merveilleuses on y apprend à remplir ses devoirs de citoyen, de père et d'époux, en même temps que ces pages fortifient les volontés à redoubler d'affection pour les saintes lois de la famille.

— 000 —

#### Pensées et Maximes.

On perd plus vite ses bonnes qualités qu'on ne se corrige de ses défauts.

\*\*\*

Aujourd'hui les hommes cessent d'être polis dans la crainte de le paraître trop : c'est un excès dont il faut se garder.

\*\*\*

La métaphysique est la science des bornes de l'esprit humain

\*\*\*

Les maladies qui courent devraient être celles qu'on n'attrape jamais.

\*\*\*

Le respect de soi-même est un sentiment fort louable, mais il ne doit pas arriver jusqu'à la vénération.

\*\*\*

Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

— 000 —

## Economie Domestique.

### CONSEILS

SUR

## LA VIE CONJUGALE

ET

### SES CONSEQUENCES.

I

#### La femme modèle

La vie conjugale, même avec les bénédictions d'en haut, n'est pas un alleluia perpétuel ; il est écrit qu'elle aura des tribulations inconnues à la virginité. Mais après les gloires immaculées de la solitude du cœur, et à prendre les conditions ordinaires de l'existence, la meilleure garantie de félicité se trouve dans ces unions fondées sur l'unanimité des volontés et des esprits, sur la fraternité des croyances et des espérances, dans ces unions qui ont pour base l'unité. Le type idéal du mariage est le plus beau rêve des fiancés, ce sera toujours la triple unité si divinement exprimée dans la langue biblique ; une chair, un cœur et une âme.

Que les chrétiens ne se laissent donc pas séduire par de folles utopies des rêveurs ; qu'ils n'aillent pas penser du mariage tout le mal que l'on en dit au théâtre et dans les romans. Il serait étrange, en vérité, qu'une institution divine, nécessaire à l'état social et enrichie des grâces d'un sacrement, n'existât pour le bien, et même pour le bien-être de l'humanité.

Le plus grand crime de la littérature malfaisante, c'est de donner à penser, aux femmes surtout, que la vie dans l'ordre est sans poésie, tandis que la passion a d'indéfinissables enchantements et des ivresses radieuses.

Pour peu que l'épouse ait à souffrir des imperfections de l'homme, si par malheur elle n'a pas chrétiennement travaillé à retenir captif

cet esprit romanesque, ce génie aventureux qui tourmentait sa jeunesse, elle gémira de la monotone austérité du devoir, elle enviera les joies et les agitations violentes, si bien qu'un jour elle se révoltera ouvertement contre l'institution, en l'accusant de ses déceptions et de ses amertumes.

Il faut des anges à la terre ! disent les poètes et les romanciers, qui prennent aisément pour des figures angéliques les créations de leur médiocre génie. Les anges ! c'est l'Eglise seule qui les donne à la terre.

Notre monde n'est pas si corrompu qu'on ne puisse apercevoir encore, au-dessus de la fange de ses vices et à travers les brouillards, quelques apparitions charmantes ; mais ce sont comme des ombres fugitives, qui, en disparaissant, laissent un doute sur les qualités réelles. Les vrais types de beauté morales, les modèles parfaits et ravissants, appartiennent en propre au catholicisme...

Si la femme a besoin de se tenir en garde contre les illusions, c'est surtout durant cette période de sa vie morale qui précède le mariage. Eve, à son premier réveil, exerce et subit d'étranges fascinations.

En sortant du demi-sommeil dans lequel se sont écoulées doucement ses premières années à l'ombre du toit paternel, il lui arrive d'être soudainement trahie par ses tendres et poétiques instincts. Si bien préparée qu'elle soit aux épreuves de la vie, elle court trop tôt le risque d'en connaître les surprises et les défaillances. Mais la jeune fille pieusement élevée ne se vouera jamais au désespoir, parce qu'une mère vigilante combat ces vagues et honnêtes illusions de la seconde enfance.

L'amour à dix-huit ans est un amour d'enfant que le temps efface et dont il laisse seulement le souvenir, comme premier rêve de la vie. Il est un amour plus vrai, plus fort et plus saint, qui défie l'absence et la mort, parce qu'il ne se contente pas de la terre.

La première effusion d'un cœur qui s'ouvre à la vie, ne vaut pas ce que peut donner celui qui a été agrandi par l'expérience de l'épreuve. Il y a moins d'élan peut-être et moins de confiance ; mais il y a

plus de sérieux, plus de profondeur et de vérité.

Quel fiancé sera digne de recevoir cette noble affection, que le sceau du sacrement rendra inviolable et perpétuelle ?...

Il y a dans les natures féminines une singulière puissance d'illusion qu'il ne faut pas caresser. Elles se croient ingénument douées de toutes les perfections imaginables ; cela vient de la beauté des rêves qu'elles se plaisent à faire ; l'idéal les tourmente de bonne heure, et, de toute la force de leurs instincts, elles aspirent à le réaliser. Leur intelligence vive comprend le bien, leur imagination, plus vive encore, entrevoit le mieux ; mais leur volenté souvent n'accomplit ni le mieux ni même le bien.

Il leur manque des qualités viriles qui leur donneraient quelque chose d'achevé, de même que certains charmes de l'âme ajouteraient au caractère de l'homme un heureux complément. L'éducation doit suppléer à la nature ; son travail sera de développer dans l'homme la délicatesse du cœur, et dans la femme l'énergie de la volonté, de régler de part et d'autre les tendances qui se tromperaient de direction, surtout de ramener invinciblement les affections à l'unique objet qui les puisse pleinement satisfaire, la vertu, la piété, les qualités solides.

Pour élever la femme à la hauteur de sa mission, pour qu'elle puisse la remplir dans toute son étendue, on doit comprimer en elle certains penchans qui ne sont que trop encouragés, développer au contraire des sentimens et des facultés qui périclitent, hélas ! faute d'aliments. La femme est faite pour plaire : telle est la pensée qui préoccupe trop exclusivement les parents et leur fait souvent sacrifier le nécessaire au superflu. Lorsqu'ils ont pu donner à leurs filles un vernis brillant d'éducation, des talens agréables, des manières élégantes et un certain esprit de conversation, ils croient avoir accompli leur tâche. Voyant le but dans ce qui n'est qu'un moyen secondaire, ils abaissent la dignité de la femme, et forment des natures superficielles qui sont trop souvent le fléau ou la perte de leurs familles.

Fortifier le cœur tout en l'élargissant, le rendre généreux par le

sacrifice, mais réservé dans le don de lui-même ; voilà le résultat qu'il faut se proposer dans l'éducation de la jeunesse, et sans lequel une femme pourra devenir égoïste, malheureuse ou coupable, jouet de ses passions ou victime de ses illusions.

L'âme religieuse plane au-dessus des sentiers tortueux de ce monde. Sans doute, une grande distance la sépare encore de Dieu ; et, avant d'arriver à lui, son vol et son ardeur pourront se ressentir fréquemment des vents contraires, de l'aridité des lieux et de sa propre lassitude ; mais du moins l'œil de son âme le verra sans cesse ; et dans les pures régions qu'elle traverse, son regard, fixé constamment sur la lumière éternelle, ne se laissera plus séduire par les fausses lueurs qui trompent trop souvent les pauvres voyageurs d'ici-bas.

MME D'ADELSTAN.

## II

### L'épouse.

Le Verbe incarné a réhabilité la femme et replacé le mariage sur son antique fondement par ces mots si simples : " L'époux et l'épouse ne feront qu'une même chair ; ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas." Par le lustre dont il a environné la Vierge Mère, il a fait de l'esclave une reine ; il l'a tirée d'une servitude honteuse, ou d'une liberté effrénée qui n'était qu'un autre esclavage, pour lui donner sur les mœurs publiques une modeste et souveraine action. Il en a fait un modèle exquis et inviolable de dignité tempérée par la grâce, un vase de délicatesse, un ange de consolation et de joyeux dévouement. Protégée par la vertu de Jésus, abritée par le nom de Marie, elle a passé dans nos villes et nos campagnes comme la gracieuse apparition de la décence et du bien : elle s'est assise heureuse au sanctuaire de la famille : elle y a retenu ses fils et ses filles ; et l'amour dont elle s'est vue l'objet de la part de son époux, a pu se formuler dans ces mots de Polyeucte à Pauline : " Je t'aime beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même.

La liberté morale de la femme a commencé le jour où l'Eglise lui a donné un confident, un guide en Jésus-Christ qui la dirige et la console, qui toujours l'écoute et souvent l'encourage. La vie de l'âme étant tout ce qui compte, il est juste et raisonnable que le pasteur qui sait faire vibrer les cordes divines, le conseiller direct qui tient la clef des consciences, soit plus que le père, plus que l'époux.

Cette conscience que le Christ a faite à la femme, les impies de nos jours s'efforcent de l'anéantir. Au lieu de considérer la femme comme un être libre et responsable devant Dieu, ils nous la montrent dans tous leurs livres comme la propriété de l'homme qui est son maître, son juge, son législateur et sa fin. Pour eux, la femme n'est point une âme qui a des destinées sublimes et des devoirs imprescriptibles, mais un être frivole, qu'on adore sans l'estimer, et dont l'existence n'a d'autre but que l'agrément ou l'utilité de son seigneur. Pour mieux la plier à ce rôle, ils lui refusent le droit d'orner son esprit, et de développer ses facultés par une instruction sérieuse, et l'obligent à déguiser ses aptitudes ou ses connaissances comme on déguise une infirmité. Ce sont des maris sans vertu qui aiment ainsi les femmes sans valeur. Une femme supérieure oblige son époux à compter avec elle, et il est rare que celui-ci aime un pareil contrôle. Il aime mieux une femme nulle et frivole qu'une femme sérieuse et instruite ; l'une est un jouet qui l'amuse, l'autre est une conscience qui le juge et souvent le condamne. Mais une femme qui se respecte, ne permettra jamais à un homme de la ravalier au niveau d'un meuble, pas même d'un enfant gâté.

## III

### La Femme et la Mode.

N'imitiez pas ces femmes qui, du haut de leurs fantaisies, menacent continuellement, par des dépenses exagérées le repos de leur famille et le bonheur de leur mari. Que vos vêtements soient en rapport avec votre position sociale. Ne soyez ni la première ni la dernière à adopter une mode nouvelle. Ne

vous astreignez pas à suivre les caprices de cette tyrannique maîtresse à laquelle les jeunes femmes obéissent aveuglement. C'est toujours la marque d'un esprit léger et frivole. Cet esclavage trop marqué ne vous attirerait pas l'estime des gens sensés. On plaindrait votre mari, et peut-être vous soupçonnerait-on de coquetterie ou d'une excessive vanité, deux défauts également funestes à votre réputation. Une femme ne doit être l'esclave que de ses devoirs, et regarder la mode de la hauteur de sa raison et de sa piété.

La simplicité d'une toilette ne l'empêche pas d'être élégante quand elle est fraîche, et qu'il y a harmonie dans les détails.

Les vêtements sont faits pour couvrir le corps, l'orner dans une juste mesure, comme le temple de la divinité, mais point pour le parer comme une idole.

La tyrannie des modes influe sur l'inconstance qu'on reproche à certaines femmes. Qui oserait vous imposer le sacrifice de porter un vêtement fait il y a cinq ans ? Cette inconstance a sa réaction sur les goûts et sur les caractères. En effet il est impossible d'obéir à la fantaisie sur un seul point. Et vous-même, avec un peu de réflexion, vous reconnaîtrez combien l'inconstance sur les choses frivoles s'étend aux choses sérieuses.

N'enviez pas les parures plus riches ou plus brillantes que les vôtres. Sachez vous contenter de ce que vous possédez, autrement vous affligeriez votre mari qui regretterait de ne pouvoir vous satisfaire ; et si sa tendresse pour vous n'est pas sagement gouvernée, elle l'exposerait à de folles dépenses qui amèneront tôt ou tard le désordre sinon la gêne dans votre fortune, et tariront, avec la source des bonnes œuvres les bénédictions divines et vous serez responsable devant Dieu, devant votre famille et devant les hommes, des conséquences de cette prodigalité.

Ne faites donc jamais assaut de toilettes avec les autres femmes. Cette jalouse émulation de parure, créée par le luxe et la vanité est une source de discorde dans les familles, d'envie, de médisances. Tout ce que vous feriez pour un autre motif que de plaire à votre

mari en vue de Dieu, est une tache sur votre âme et un nuage amassé sur le bonheur de votre intérieur. Loin de dépenser à votre toilette la pension qui vous est assignée, d'obtenir, par ruse ou par sollicitation, des présents qui alimentent votre luxe, retranchez le superflu en pourvoyant largement au nécessaire et même à l'agréable.

Revêtez-vous de Jésus-Christ au dedans et au dehors. "Mesdames," disait Bossuet, prêchant à l'hôtel de la duchesse de Longueville, Mesdames, en vérité, êtes-vous revêtues de Jésus-Christ, de sa modestie dans votre luxe, de sa sincérité dans vos artifices par lesquels vous détruisez et falsifiez tout jusqu'à votre visage, jusqu'à vous-mêmes ?..... Ce reproche du grand Evêque dans un des plus élégants salons de Paris, ne trouverait-il plus aujourd'hui son application ?

Quand vous faites votre toilette pour aller dans le monde, rappelez-vous qu'au jour de votre baptême, on vous a demandé si vous renonciez à Satan et à ses pompes ; et en votre nom ou a répondu de grand cœur : J'y renonce ! Voici le moment de tenir votre parole et de prouver que le monde est crucifié pour vous, et que vous êtes crucifiée au monde.

## Agriculture.

### PRÉCIEUX CONSEILS.

—

I

#### DE LA ROUTINE, ETC.

La routine, — dit le *Journal d'Agriculture* (\*), — est tout auprès de notre classe agricole et c'est pour cette raison qu'avec un sol aussi riche, nous nous appauvrissons et nous désertons le pays, tandis que d'autres à nos côtés s'enrichissent et prospèrent. Encore si ces exemples et ces leçons devaient nous être

(\*) Publication mensuelle et à joli format, formant à la fin de chaque année un beau et précieux volume, que chaque cultivateur devrait recevoir et surtout étudier attentivement pour se perfectionner dans son art.

salutaires ; mais non, le sort contraire nous décourage et au lieu d'un redoublement de travail et d'activité, on néglige de plus en plus la culture du sol et l'entretien de la ferme et, après quelques années, on se voit forcé d'aller offrir pour un vil salaire un reste de santé et de force qui était dû à la patrie et à sa prospérité, mais qui va enrichir nos voisins d'au delà la 45me.

Et notre population semble s'aveugler de plus en plus dans cette voie. Redoutant le travail, qu'impose la culture intelligente et soignée d'une ferme, on aime mieux aller sacrifier au bien-être d'étrangers sa santé et celle bien souvent de toute sa famille. La manufacture ! que de jeunes et tendres fleurs vont s'étioler à ses ombres ; et que de cœurs malheureusement gâtés ne nous reviennent pas de la grande Babylonne américaine. Et la presque totalité ne reviennent jamais ; mais s'éteignent là-bas, avant l'heure, sur le sol étranger.

Que nous soyons un peuple qui a une grande mission à remplir auprès de nos voisins, c'est fort bien ; mais que cela ne soit pas un prétexte à chacun de se croire appelé à concourir à cette mission dès l'instant que le sol est ingrat et ne lui rend pas largement avec une culture plus ou moins éclairée et soignée.

Que le cultivateur s'habitue à étudier et connaître les besoins de sa terre et les moyens de lui faire rendre le plus possible.

Qu'il restreigne le nombre de ses bestiaux ; mais qu'il les choisisse d'une qualité supérieure et qu'il leur donne plus de soins et de nourriture, qu'il établisse un bon ordre dans toute la conduite de sa ferme ; que la fermière de son côté s'instruise bien des sources de produits et de gains qui tombent sous son contrôle et qu'elle sache en tirer tout le profit possible.

Que l'orgueil disparaisse quelque peu et que la manufacture domestique remplace davantage le magasin pour revêtir chaque membre de la famille ; et tout réussira à notre classe agricole et le chemin de l'exil portera traces de bien moins de pas et chacun aura contribué à la prospérité publique.

## L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA.

Ottawa, 1er JUILLET 1882.

## Avis.

Nous autorisons M. Jos. Bureau, de Québec, à recruter des abonnés dans la cité de Québec et autres endroits pour l'*Album des Familles*, et à donner des reçus.

Aussi, M. A. Coutu, de Montréal, pour la ville de Montréal et paroisses d'alentour.

—000—

## A nos Confrères.

Nous remercions bien cordialement les journaux qui nous accordent leur sympathie, en recommandant si chaleureusement dans leurs feuilles respectives notre Publication à l'attention toute particulière des familles franco-canadiennes. C'est un appui qui nous honore infiniment.

—000—

## Académie de Musique

Le concours annuel de l'Académie de musique de Québec a eu lieu le 28 juin dernier, à Québec. Seize concurrents s'étaient fait inscrire au concours, comme suit :

1 pour l'orgue, 1 pour le chant, et 14 pour le piano.

A 9 heures et quart, le concours s'est ouvert par les concurrents à la seconde classe pour le piano, et s'est continué, sans interruption, jusqu'à une heure.

Voici les noms des pianistes auxquels les juges ont cru devoir accorder un diplôme :

2<sup>e</sup> classe.—[Morceau de concours : Sonate en la majeur de Clementi, 1<sup>er</sup> mouvement] : Mesdemoiselles Chicoine, Montréal ; Tousignant, Gariépy, Talbot, Harrison, Marie Boisvert et Bélanger.

1<sup>re</sup> classe.—[Morceau de concours : Rondo brillant en mi bémol, op 62, Weber] : Mesdemoiselles Bélanger, Charbonneau, Montréal ; et Alexina Charland, Saint-Joseph de Lévis.

Lauréat.—[Morceau de concours : Capriccioso brillante, op. 22.—Mendelssohn] : Mesdemoiselles Malvina Lacombe, Esther Boisvert, Alméras, [avec distinction] Watson.

Chant.—[Morceau de concours : Air des bijoux.—Faust] : 1<sup>re</sup> classe : Made-

Après la distribution des diplômes, à trois heures, a eu lieu l'élection des officiers de l'Académie de musique, pour l'année courante, avec le résultat suivant :

Président.—M. Paul Letondal.  
Vice-président.—M. G. Gagnon ;  
Secrétaire.—M. J. A. Defoy ;  
Trésorier.—M. Arthur Lavigne ;  
Comité de direction.—Pour Québec : MM. Ernest Gagnon et N. Crépault ; pour Montréal ; MM. R. O. Pelletier, Edward Hilton, Septimus Fraser et J. A. Fowler.

La nouvelle direction se propose, dit-on, de travailler énergiquement à l'amélioration des études musicales au Canada ; un prix considérable en argent sera probablement mis au concours pour l'exécution d'une œuvre de premier ordre au concours de juin de l'année prochaine à Montréal.

—000—

## Prospectus.

Ayant abandonné la position que nous occupions dans le ministère de l'Agriculture, à Ottawa, nous avons résolu de ne négliger aucun effort pour faire de l'*Album des Familles* une œuvre forte et puissante pour la diffusion plus générale de la bonne lecture au sein des familles, et d'assurer une place solide et un rôle important à cette publication.

Nous constatons depuis longtemps qu'il se produit dans les idées un courant désastreux causé par la lecture de mauvais romans ou feuilletons impies, quoique paraissant écrits sous les dehors de la vertu et de l'esprit de famille. Le peuple lit plus qu'il n'a lu en aucun temps. Autrefois, quand les romans ne s'imprimaient qu'en livres, les ouvriers, les jeunes filles, ne lisaient guère ; cette nourriture malsaine de l'esprit était trop chère pour eux. Mais aujourd'hui que le scandale se débite à un centin, tout le monde achète.

Le moyen de combattre ce fléau, nous l'avons déjà dit, c'est donc d'offrir à la jeunesse une littérature attrayante, amusante même, mais catholique avant tout. Nous voulons que les lettres soient à la fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune ; nous voulons qu'elles nous amusent dans la retraite, ne soient point déplacées dans la société, qu'elles veillent avec nous, qu'elles nous accompagnent dans nos voyages, et qu'elles nous suivent dans la campagne.

C'est donc dans l'*Album de Familles* que nous insérerons, comme par le passé, les productions de l'esprit en tous genres :

*Religion, Sciences, Arts, Philosophie, Eloquence ;*  
*Littérature, Histoire, Voyages, Biographies ;*  
*Bibliographies, Economie politique, Critiques littéraires, Legendes, etc., etc.*

Ainsi, nous désirons répandre sur cette publication un intérêt varié, afin que les jeunes personnes, comme les beaux anges de Milton, qui puisent la lumière dans des vases d'or, viennent à notre journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles."

Il est évident que si l'*Album des Familles* pouvait pénétrer dans tous les foyers où les moyens le permettent il en résulterait pour cette publication un essor incalculable ; or il dépend de nos amis que cet heureux événement se produise ; car si nous sommes par nous-mêmes impuissants à découvrir les adresses des personnes capables de s'abonner à l'*Album des Familles*, il n'en est pas de même de nos abonnés. Sans beaucoup de démarches, ils pourraient engager autour d'eux les personnes connues pour leurs sympathies à toutes les bonnes causes à souscrire à cette œuvre de propagande, et par suite nous transmettre le nom d'un voisin, d'un parent ou d'un ami comme abonné.

Nous espérons donc que cet appel sera entendu, et que la sympathie qui a toujours entouré cette entreprise s'étendra de plus en plus ; que nos efforts croîtront avec succès, et qu'enfin l'*Album des Familles*, sur lequel nous fondons désormais de si grandes espérances, se maintiendra toujours à la hauteur de sa mission.

Nous faisons également appel à toutes les personnes éclairées, surtout à la jeunesse instruite, pour qu'elle nous aide en nous faisant parvenir soit une *Nouvelle*, un récit de *Voyage*, une *Légende*, un *Souvenir*, une *Critique littéraire*, une *Poésie*, une *Conférence*, ou autres travaux de l'intelligence, qui puissent convenir à l'âge mûr aussi bien qu'à la jeunesse, aux mères et à leurs filles, et qui soient pour tous le *détassement des* longues soirées dans la famille.

II

Au lieu de publier douze portraits durant l'année, comme le comportait notre *Circular aux Abonnés*, nous avons résolu d'en publier vingt-quatre (outre une *Prime*), ayant lieu de croire que cette addition volon-

taire des dépenses nous mériterait plus de faveur de la part des abonnés.

Nous regrettons d'avoir à déclarer que notre projet n'a pas eu l'appui que nous espérons.

Un assez grand nombre de nouveaux abonnés, il est vrai, sont venus s'inscrire dans nos livres, mais ce n'est pas seulement trois cents que nous attendions, c'était au moins un millier !

En attendant qu'un surcroit de nouveaux abonnés nous arrive ; nous suspendions la publication des portraits pour le reste de l'année, ayant d'ailleurs accompli notre obligation vis-à-vis des abonnés, en leur fournissant douze portraits tel que nous l'avions promis.

Nous serons en mesure de fournir gratuitement aux nouveaux abonnés qui nous parviendront d'ici à trois mois tous les portraits publiés jusqu'à ce jour, au nombre de douze, savoir :

- Le Marquis de LORNE, gouverneur-général.
- La Princesse LOUISE.
- L'hon. M. BLANCHET, Orateur des Communes.
- Sr Hector LANGEVIN, Ministre des Travaux Publics.
- L'hon. M. ROUFFAÏLE, lieutenant-gouverneur de Québec.
- L'hon. M. CHAPLEAU, Premier Ministre de Québec.
- L'hon. M. MOUSSEAU, Ministre de l'Intérieur.
- L'hon. M. CARON, Ministre de la Milice.
- L'hon. M. JOLY, chef du parti libéral, à Québec.
- L'hon. M. LAURIER, ancien ministre fédéral.
- L'hon. P. J. O. CHALVREAU.
- L'hon. M. OUMET, surintendant de l'éducation pour la province de Québec.

Nous expédions l'Album des Familles, à titre d'essai, à tous ceux qui en font la demande, sachant qu'une fois qu'il est reçu dans la famille, on s'y abonne généralement.

L'abonnement est pour un an et ne se fractionne pas. Il est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la demande ou la réception de la première livraison.

Pour plus amples informations, voir les conditions à la dernière page de l'Album, et les avantages que nous offrons à l'esprit d'entreprise tels qu'ils sont indiqués sur la quatrième page du Couvert.

STANISLAS DRAPEAU,

Éditeur-Propriétaire de l'Album des Familles.

— 000 —

**Nos Agents.**

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

- Québec... Étienne Légaré, 378, rue St Joseph, St Roch
- Montréal..... Ignace St Amour, 7, rue Allard.
- Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire.

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Anse St Jean.....	Chicoutimi.....	Didier Houde,
Arthabaskaville.....	Arthabaska.....	Aimé Dion,
Beauharnais.....	Beauharnais.....	J. A. Lapointe,
Berthier.....	Berthier.....	Amateur Demers,
Fraserville.....	Témiscouata.....	V. Chamberland,
Joliette.....	Joliette.....	Albert Gorvais,
Kamouraska.....	Kamouraska.....	P. C. Dupuy,
L'Acadie.....	Saint Jean.....	Jos. H. Roy, fils,
L'Assomption.....	Assomption.....	J. S. Rivet,
Laprairie.....	Laprairie.....	Rev. M. Baillargé,
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maximo Lemay,
Louiseville.....	Maskinongé.....	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis.....	Lévis.....	A. G. Routhier,
Rimouski.....	Rimouski.....	A. G. Dion,
Sault au Recollet Hochelaga.....	Cyp. Corbeil,	
Sherbrooke.....	Sherbrooke.....	M. Richer, libraire.
Sorel.....	Richelieu.....	J. O. Dauphinais,
S. A. Lapocatière Kamouraska.....	Geo. Lévesque,	
S. Colomb, Sillery Québec.....	Félix Langlois,	
St Donat.....	Rimouski.....	Cloris Morneau,
St Hyacinthe.....	St Hyacinthe.....	M. Lussier,
St Jérôme.....	Terrebonne.....	Chas Morandville,
St Lin.....	Assomption.....	J. B. Forest dit Morin
St Nicolas.....	Lévis.....	L. Fréchette, jr,
St Romuald.....	Lévis.....	Joseph Fortin,
Ste Rose.....	Laval.....	P. O. Grenier,
Ste Thérèse.....	Terrebonne.....	P. Jérôme,
St Vincent de Paul Laval.....	C. E. Gormain,	
Terrebonne.....	Terrebonne.....	Octave Forget,
Ville de St Jean.....	St Jean.....	Jean Bourguignon

MANITOBA.

- St Boniface..... } Adj. Gauvreau,
- Winnipeg..... }

ÉTATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond,
Biddeford.....	Maine.....	L. N. Chartier,
Burlington.....	Vermont.....	Léon H. Beaupré,
Central Falls.....	Rhode Island.....	Z. Choquette,
Chicago.....	Illinois.....	Ph. Baillargeon,
Chicopee Falls.....	Massachusetts.....	W. St Amour,
Détroit.....	Michigan.....	Ed Racicot,
Fall River.....	Massachusetts.....	H. R. Bennett,
Indian Orchard.....	Massachusetts.....	Jos. Benoit,
Lake Linden.....	Michigan.....	D. L. Augé,
Lawrence.....	Massachusetts.....	Dr Jos. Desmarais,
Lewiston.....	Maine.....	Isaac N. Leclerc,
Lowell.....	Massachusetts.....	David N. Parthouais,
Manteno.....	Illinois.....	L. A. Townner,
North Adams.....	Massachusetts.....	A. N. Gélinau,
Northampton.....	Massachusetts.....	Dr L. B. Niquette,
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvort,
St Albans.....	Vermont.....	Dr G. Thibault,
Troy.....	New-York.....	F. P. Larose,
Worcester.....	Massachusetts.....	P. J. Martin,
Woonsocket.....	Rhode Island.....	C. Tétrault.

PARIS (FRANCE.)

- M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

- MM. Henry F. Gellig et Cie, 449, Strand.

**L'ALBUM DES FAMILLES**

est publié à Ottawa le 1<sup>er</sup> de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

**GALERIE NATIONALE**

de

**Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.**

Le prix de l'abonnement est comme suit : Pour le Canada et les États-Unis. .... \$2 00 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'un année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées, et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénétra dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres contrées françaises des États-Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/2 de colonne	1/3 de colonne	2/3 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1 00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	16.00
	Par fraction de page.			
	1/2 de page	1/3 de page	2/3 de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnés, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-Propriétaire, de l'Album des Familles, Ottawa, P. O. Boite 1061.